Dessin de couverture : Pierre Joubert.

GODFREY NZAMUJO

SONGHAÏ

Quand l'Afrique relève la tête

Préface par

XAVIER LAMBLIN,

président du Comité catholique

contre la faim et pour le développement

LES ÉDITIONS DU CERF

[www.editionsducerf.fr](http://www.editionsducerf.fr)

PARIS

2003

|  |  |
| --- | --- |
| le photocopillage tue le livre_s | DANGER LE PHOTOCOPILLAGE TUE LE LIVRE Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur et de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. |

*©, Les Éditions du Cerf 2002*

(29, boulevard La Tour-Maubourg 75340 Paris Cedex 07)

www.editionsducerf.fr

ISBN 2-204-06917-5

ISSN 0299-2833

**Préface**

Lorsque le CCFD rencontra la petite équipe de Songhaï, en 1987, celle-ci venait de se lancer dans une entreprise bien ordinaire en apparence: développer une ferme agricole en utilisant toutes les ressources de son environnement et former techniquement des jeunes dans cette perspective. Ce n'était certes pas la première expérience de ce genre, mais l'ambition d'insuffler aux garçons et aux filles, venus suivre la formation, l'énergie et la volonté de rester constamment des chercheurs de leur propre développement et de celui du pays faisait la différence. Le CCFD ne pouvait que se reconnaître dans cette conviction: le développement des pays du Sud repose sur le ferment humain, la motivation et l'imagination. En lançant ce slogan: « l'engagement pour le meilleur », Songhaï plaçait très haut sa promesse. Savait-il qu'elle l'amènerait au début du millénaire à ce réseau croissant de plus de cinq cents jeunes fermiers installés, à ces trois grands centres de formation et de production, à la création de dizaines de machines agricoles, à l'ouverture de plusieurs cyber-centres à travers le pays et que son exemple accéderait à une telle réputation internationale ? Surtout au-delà des chiffres et des faits, Songhaï a donné matière à l'espoir et offert une vision pour l'Afrique : la création d'une génération exceptionnellement volontaire et innovante de jeunes entrepreneurs agricoles sera un des piliers du développement pour le continent.

Car il est une donnée importante à garder à l'esprit: certes 70 % de la population d'Afrique de l'Ouest travaille dans l'agriculture, mais elle ne contribue qu'à 30 % du PIB et, malgré la faveur d'un climat tropical humide dans les pays côtiers, elle ne joue guère le rôle de locomotive économique dont elle a pourtant le potentiel. Si le secteur des cultures d'exportation (café, cacao, coton, palmiers à huile) est relativement organisé et soutenu, s'il a fait la fortune d'un certain nombre de planteurs, celui des cultures vivrières (maïs, mil, sorgho, riz, haricot), auquel se consacre la majorité des paysans, est livré à lui-même, avec des modes d'exploitation archaïques et peu productifs. La terre travaillée à la daba (la petite houe des paysans) ne donne aux familles qui en dépendent que de quoi se nourrir. Sans capital, sans amélioration des techniques, incapables d'épargner, elles sont enfermées dans un cycle de pauvreté. Seuls les commerçants qui disposent de l'organisation et des moyens nécessaires pour écouler leur éventuel surplus de production tirent bénéfice de leur travail. Le rapport de force est très inégal avec les paysans, qui vivent enclavés, et ne connaissent pas d'autres marchés que celui de la ville la plus proche. En cas de besoin durant la période de soudure, il leur faut souvent vendre leur récolte sur pied, dans l'urgence, à des prix dérisoires.

Aujourd'hui ce système tend à évoluer. C'est une réalité qui répond à une nécessité, voire une urgence. D'une part, la quantité de terres disponibles ne répond plus à l'accroissement de population et il est nécessaire de passer à des modes de culture plus intensifs. D'autre part, une utilisation anarchique de la terre et des cycles pluviométriques irréguliers ont entraîné un appauvrissement des sols. L'emploi de techniques nouvelles est rendu nécessaire pour retrouver de meilleurs niveaux de production. Par ailleurs, l'attraction d'un mode de vie occidentalisé domine chez les jeunes agriculteurs qui souhaitent tirer davantage de la terre que leurs parents, en échangent leur production contre des biens de consommation. La croissance des villes, qu'il faut pourvoir en produits alimentaires, et l'internationalisation des échanges (en dépit de la forte concurrence des importations), en créant justement le marché qui permet à la nouvelle génération de concrétiser ses aspirations contribuent à faire évoluer le statut de l'agriculture dans la société béninoise et africaine.

La condition de paysan, longtemps méprisée par les jeunes qui plaçaient tous leurs espoirs dans la ville, tente de nouveau les jeunes générations déçues par la médiocrité des chances offertes par des centres urbains saturés. Pour autant, ils n'entendent pas non plus « survivre » comme leurs parents, mais veulent exercer un vrai métier d'agriculteur. Cette tendance ne peut aller qu'en s'accentuant si l'on en juge par les perspectives démographiques des pays de l'Afrique côtière. Un doublement de la population est en effet prévu dans les vingt ans. Or le secteur public se réduit, l'industrie est quasiment inexistante, le secteur des petites entreprises quoique dynamique se heurte à l'étroitesse du marché et à la concurrence des produits étrangers, et n'absorbe en réalité qu'une légère partie des demandeurs d'emplois. En revanche, le besoin en production alimentaire ne cesse de croître avec la population. L'agriculture pourrait donc bien devenir le gisement d'emplois le plus prometteur.

Pour faire face à l'accroissement de la demande alimentaire, il faut trouver les moyens d'augmenter et de diversifier les productions tout en résistant à la concurrence internationale, améliorer la commercialisation, inventer les moyens technologiques adaptés aux ressources des pays africains et former les hommes et les femmes qui procéderont à cette évolution. C'est dans cette perspective que s'inscrit le pari de Songhaï. Mais pour y parvenir, quand tant de projets ont échoué, il était nécessaire de prendre conscience des mutations et des contradictions auxquelles se heurte l'homme africain pris entre sa culture traditionnelle et l'influence du monde occidental, soumis à des crises économiques et politiques, confronté à l'éclatement des structures sociales classiques, vivant l'évolution du droit coutumier au droit moderne et subissant la pression de la mondialisation... Être citoyen en Afrique, être un homme debout suppose un travail de synthèse exceptionnel! C'est pourquoi Songhaï, à chaque étape, n'a cessé

de se remettre en question et de lancer de nouveaux ateliers ou de nouvelles expériences: ouverture du service de suivi des élèves installés, création d'un troisième cycle de formation pour ceux qui veulent approfondir la notion d'entreprenariat ou explorer le développement personnel, ouverture de nouveaux centres de production pour intensifier la recherche purement agricole, développement de chantiers de travail sur le marketing, le commerce, le transport, mise en réseau des élèves installés, réflexion sur le lien entre les jeunes installés et leur communauté d'implantation... C'est cette aventure collective, totalement ancrée dans les réalités africaines d'aujourd'hui, que relate cet ouvrage.

Pour le CCFD, né de l'intuition que la lutte contre la faim ne pouvait s'inscrire que dans la perspective d'une libération qui a pour nom le développement, Songhaï est un projet emblématique. Il est la démonstration qu'il n'est de richesse que d'hommes, en Afrique comme ailleurs ; que désespérer de l'Afrique n'est que le prétexte à la démission et au repli sur soi. Ce continent recèle un potentiel humain qui constitue son meilleur gage d'avenir, pour peu qu'on soit solidaire des démarches qui lui permettent de se construire et de s'exprimer. Ce ne sont ni des microréalisations sans portée, ni de l'entretien d'une relation d'assistance et donc de dépendance dont l'Afrique a besoin, encore moins de la tutelle de cadres blancs. Les maîtres mots d'une relation de partenariat, telle que le CCFD les institue dans son travail quotidien, sont solidarité, écoute, confiance, réciprocité, autonomie. A cet égard, Songhaï est l'exemple d'une réussite que nous sommes heureux de voir portée à la connaissance du public à travers ce livre.

Xavier Lamblin, président du CCFD

(Comité catholique contre la faim et pour le développement).

**Charte de Songhaï**

SONGHAÏ a pour ambition de favoriser l'émergence d'une nouvelle société:

* fondée sur une culture d'entreprise socio-économique durable;
* valorisant les ressources locales (naturelles et humaines) ;
* capable de s'insérer dans l'économie internationale.

SONGHAÏ est une organisation destinée à créer un vivier socio-économique; son action porte sur:

* le développement des capacités intérieures de l'homme dans toutes ses dimensions culturelle, sociale, technique, organisationnelle, économique... pour que chacun retrouve une identité culturelle propre, afin de devenir acteur à part entière;
* le développement d'une culture d'entreprise fondée sur l'agriculture, en relation étroite avec un développement plus large touchant l'industrie et le commerce;

SONGHAÏ est une organisation privée de volontaires;

* ses membres, au-delà d'un simple travail, s'engagent dans ce projet de société, acceptent et promeuvent le changement;

SONGHAÏ développe une culture d'entreprise en:

* étant lui-même un entrepreneur performant sur ses différents sites — compétences techniques et économiques;
* développant une éthique de travail-combativité, une attitude de leadership et un sens de créativité-innovation ;
* formant des jeunes entrepreneurs aussi bien au niveau technique qu'au niveau humain ; — cherchant à promouvoir les entrepreneurs.

SONGHAÏ valorise toutes les ressources en:

* puisant dans l'héritage culturel de l'Afrique; — empruntant au monde occidental ses ressources;
* combinant les deux pour inventer de nouvelles valeurs convenant à l'Afrique ;
* développant une vision de l'avenir et en renforçant ses propres capacités pour générer des ressources à articuler avec le reste du monde, pour être connecté à la force productrice mondiale.

SONGHAÏ offre un cadre dynamique, propice à l'émergence d'entrepreneurs, qui

* attire les gens, crée l'envie, suscite l'intérêt et la confiance de se lancer à son tour;
* renforcer les compétences;
* offre un espace socialement et économiquement viable pour développer une culture de succès;
* entraîne par l'exemple, avec les jeunes entrepreneurs, les populations rurales, dans un grand mouvement, une nouvelle dynamique de société.

**Introduction**

1985-2002. Cela fait plus de quinze ans que Songhaï existe: au début, un centre de formation pour jeunes déscolarisés du Bénin, maintenant un réseau national de fermiers, des centres informatiques, des centres de formation, un système de crédit, un centre de réhabilitation de l'environnement... et une certaine philosophie du développement.

J'ai longtemps joué, dans ce projet, le rôle de sapeur-pompier pour l'administration, l'animation sociale, les innovations techniques, les affaires extérieures... faute de compétences suffisantes, de ressources humaines disponibles sur place. J'ai joué le rôle de sage-femme dans cette aventure de développement mais aussi celui de chef d'orchestre, de sauveteur, de policier...

Je me trouve quelquefois dans la démarche de saint Paul: « Aller, ne pas s'installer » et cet appel me revient souvent, provoquant un tiraillement entre le besoin de continuer, car « une poule ne peut pas partir avant la fin de la couvaison de ses œufs sinon toute la gestation est perdue », et celui d'aller encore plus loin. Écrire l'histoire, voir ce qui a été la ligne de crête dans les succès et les échecs sont une manière d'amorcer le nouveau voyage, tout en affermissant ce qu'est Songhaï.

Au terme de ces quinze années, j'ai besoin de faire le point, de redire ce que fut et peut être Songhaï. Il faut continuer à lutter contre l'incompréhension de quelques amis ou collaborateurs car chacun décline Songhaï à sa manière; ils croient connaître et comprendre mais n'ont parfois qu'une vue partielle. A ceux-là ce livre est dédié pour qu'ils puissent retrouver le fil rouge de cette aventure et y reprendre goût.

Il ne s'agit donc pas d'écrire des « Mémoires » qui parleraient du passé, mais de retrouver, à travers la vie quotidienne de Songhaï, les sources vitales qui irriguent l'action. Il ne s'agit pas d'écrire ma vie, car Songhaï fut et est le projet d'une équipe, qui a certes beaucoup changé, mais qui a toujours été marqué par la dimension communautaire de l'action; c'est aussi le projet d'un vaste réseau d'amis, de frères, de sœurs \_

Les gens qui essaient de comprendre sont les gens qui m'intéressent: un petit nombre de personnes dévouées peut faire la différence et montrer le succès en multipliant et reliant les énergies productives. Ensuite le coeur et l'humilité permettent de se laisser embarquer par cette vague, dans ce mouvement, et d'aller plus loin dans une démarche humaine plus authentique et plus globale.

Songhaï n'est pas une forme fixe, pas un chemin uniforme mais l'arène où se créent sans cesse les mécanismes et les moyens nécessaires à l'aventure du développement.

Songhaï est aussi une manière de voir le monde et en particulier l'Afrique: regard qui part du terrain et y revient, avec l'aide de la science, de l'approche systémique, de la prise en compte de la culture et des spiritualités. C'est aussi un regard collectif qui s'affine dans le débat et partage les expériences tant positives que négatives, sans langue de bois.

Songhaï, c'est enfin un lieu de formation, d'initiative pour ceux et celles qui veulent devenir des acteurs de leur histoire. Pour ceux et celles qui ne veulent pas passer leur temps à pleurnicher sur les maux de l'Afrique mais qui acceptent de retrousser leurs manches, Songhaï offre un univers pour vivre à plein leur dignité et la développer.

Dans les pages de ce livre, il s'agit en fait de décrire des moyens — philosophiques et spirituels, techniques et pédagogiques — pour redonner aux hommes et femmes d'Afrique conscience qu'ils ont une partie de leur avenir dans leurs propres mains... pour l'Afrique d'abord, mais aussi pour toutes les personnes de bonne volonté qui veulent participer à l'émergence d'un monde meilleur à travers toute la planète.

Songhaï ne prétend pas être « le modèle » qu'il faut suivre. Songhaï est une proposition faite à ceux et celles qui cherchent à faire triompher la vie sur la mort, qui espèrent que demain sera plus juste et plus fraternel si chacun investit le meilleur de soi-même dans cette perspective.

Si ce petit livre donne le goût de vivre et le plaisir d'être un humain debout, il aura atteint son objectif.

Fr. Nza,

Songhaï, Porto-Novo.

N.B. Ce petit livre doit le jour à la SID (Society for International Development) qui m'a permis de mettre par écrit ce que je vis depuis longtemps.

**ACCEPTER D'OUVRIR LES YEUX**

Lorsqu'on a la chance de voyager à travers l'Afrique ou de rencontrer des hommes et des femmes des divers pays de ce continent, on est à la fois frappé par l'évidente proximité et la fraternité qui réunissent ces pays et ces gens et étonné par la grande diversité des situations et des problématiques. L'Afrique est multicolore !

**Nos diversités sont notre richesse.**

En faisant le tour de Mombassa jusqu'au Sénégal ou de Khartoum à Cape Town, je suis frappé par cette diversité géographique, cette beauté de l'Afrique, qu'on ne perçoit guère quand on se trouve en Amérique ou en Europe. Quand je vois les fleuves du Niger, le Grand Congo, le Zambèze, le Nil, puis les montagnes de l'Éthiopie, les plateaux du Cameroun, les plaines du Kenya, sans oublier les animaux des parcs de Pendjari ou du Niokolo-Koba, je découvre à quel point l'Afrique est riche et bien dotée par la nature. Ce sont d'énormes possibilités qu'elle pourrait mettre à profit pour amorcer un vrai développement.

L'Afrique n'est pas un peuple. Elle est composée de divers peuples, de différentes nations. Si on jette un regard sur la culture et les peuples d'Afrique, on ne peut plus douter que l'Afrique soit le berceau de plusieurs civilisations : zoulou, bantou, mandingue ... et de nombreuses et fertiles interactions entre ces civilisations. L'Afrique a également alimenté les autres civilisations surtout dans les domaines du développement de la science et du commerce.

Le continent africain n'est pas monolithique. Il y a plus que l'Afrique des villes et celle des campagnes, il y a l'Afrique des artistes, des créateurs, des informaticiens, des paysans, des commerçants... C'est dommage qu'on ne parle pas de cette diversité de l'Afrique. Elle peut constituer une de ses forces. Elle est un élément de sa beauté et de son apport à la culture mondiale.

Il n'y a pour le moins des Afriques, des régions très contrastées à tous les points de vue. Ces régions sont intégrées de manières différentes dans l'économie mondiale car elles ont des traditions coloniales et postcoloniales extrêmement différentes, qu'elles ont traversées là encore de manières diverses. L'Afrique de l'Est et celle de l'Ouest sont différentes et complémentaires.

Il faut veiller à ne pas généraliser trop rapidement des discours et des analyses sur l'Afrique. C'est cette trop grande simplification qui disqualifie à la fois les discours pessimistes ou trop naïfs. Il y a en Afrique des hommes et des femmes de différents pays et cultures. La moindre des choses, c'est de reconnaître le caractère unique de chacun. Le respect de leur dignité passe d'abord par cette réaffirmation des originalités constitutives de l'Afrique.

Un des jugements les plus erronés sur l'Afrique demeure toujours, d'une part, le regard simpliste et réductionniste de la plupart des Occidentaux et, d'autre part, le refus d'accepter la complexité et la diversité de l'Afrique comme normale et positive. La force de l'Afrique, ce sont ses formes multiples.

L'uniformiser ne lui conviendra jamais.

**Savoir voir ce qui va bien...**

Prendre en compte la diversité, c'est voir qu'un certain nombre de choses marchent bien... ou moins mal que ne le disent les afro-pessimistes. Pour qui, en fait, roulent ces derniers? Quel intérêt ont-ils à jeter le discrédit sur les pas qui sont faits, des petits pas bien sûr, mais des avancées bien réelles? Pourquoi dénigrent-ils toujours ce qui vient d'Afrique?

Oser dire que « ça marche » malgré tous les maux, tel est le défi de celui qui a les yeux ouverts, face aux afro-pessimistes, volontairement aveugles. Ce qui compte en Afrique, c'est la passion pour la vie, la capacité de l'homme africain à dépasser, à surmonter les difficultés avec le sourire. L'homme africain est très poète. C'est le signe visible d'une Afrique qui refuse de disparaître; c'est sa base culturelle qui dit le refus de mourir malgré la piètre gestion, la malchance et les difficultés de toutes sortes.

Quand je vois, dans les villages les plus reculés, les gens très pauvres qui ne savent pas ce qu'ils mangeront le soir venu après la dure journée, qui en me voyant me saluent avec un sourire indescriptible, un sourire qui cache toute leur souffrance, je me dis au fond de moi que cette force du courage intérieur ne se retrouve nulle part ailleurs.

Allez dans ces pays africains, où la guerre sévit, où la famine s'installe, vous trouverez toujours ces mêmes personnes, faisant face à la misère et à la désolation, à l'insécurité autant politique que sociale. Ils sont dans la joie, dansent et chantent. Ce n'est pas là faire preuve de naïveté ou de puérilité face à la vie, mais montrer une grande force de résistance. Ces grandes valeurs spirituelles et culturelles n'ont pas encore dit leur dernier mot.

Bon nombre d'exemples sont là pour nous redire la force de l'Afrique :

* Au Bénin, dans les années 1988-1989, faillite bancaire, grèves, non-paiement des salaires... et les gens ont trouvé les moyens de survivre en retournant aux champs, en lançant de petites affaires en tout genre, en développant un courage extrême pour tenir et faire tenir leurs proches. Avec le dynamisme de l'informel, ce sont les commerçants qui ont pu relever financièrement le pays.
* Des réfugiés du Congo au Bénin racontent leur fuite à travers les forêts pendant des semaines avec cette rage de vouloir s'en sortir et vivre.
* Au Malawi, pays ravagé par le sida, les grands-parents ont pris la relève de nombreux parents décédés pour élever leurs petits-enfants à partir de rien.
* Au Nigeria, sous la dictature de Sanni Abacha, et tandis que le pays était politiquement malade, les habitants gardaient la joie de vivre. Lors des dernières émeutes provoquées par la perspective de l'instauration de la charia dans certains Etats du Nord, beaucoup d'Ibo chrétiens ont caché des Haoussa musulmans chez eux et vice versa.

De tout cela personne ne parle; les médias ne voient que les déchirures et les échecs car c'est le catastrophisme qui fait vendre.

Finalement, on ne voit pas l'Afrique réelle. On parle d'une Afrique qu'on ne connaît pas. On pourrait aussi évoquer la conférence nationale du Bénin, en 1990, qui a fait sortir le pays du marasme politique, du triomphe de la démocratie au Sénégal avec l'accession au pouvoir d'un autre président (Abdoulaye Wade) et de bien des actions collectives pour sortir de la misère de manière communautaire, de fêtes inter-générations ou interethniques pour souder les villages...

Partout en Afrique, ce sont les tontines, les marchés comme celui de Cotonou qui brassent des millions de francs CFA par jour sans que cela soit « consigné » ; la force de l'homme africain, sa relation étonnante à la nature (ethnomédecine...), sa force spirituelle quelle que soit sa religion, son goût pour la démocratie de plus en plus visible un peu partout (Bénin, Sénégal, Nigeria...), ses initiatives originales, font que l'Afrique bouge, sûrement pas comme l'Occident a évolué, tant les contextes sont différents, mais qui change en profondeur.

Malgré la corruption, la guerre, les détresses, il y a toujours ce courage de tenir, de repartir et d'avancer, car la vie est un bien inestimable. Le courage de l'homme africain, son refus de mourir, est un capital qui est encore non exploité pour relever l'Afrique. Cependant, si cette force culturelle s'épuise trop, comme c'est la tendance aujourd'hui, il n'y aura plus de repères ce qui rendra le décollage socio-économique encore plus difficile.

L'Afrique c'est tout de même quelques chiffres encourageants, même si le chemin vers la prospérité reste long:

Les efforts de l'Afrique ont fait que 11 pays du continent ont atteint en 1997 des taux de croissance économique de 6 % et plus... Ce taux de croissance atteint ou dépasse l'objectif (considéré par beaucoup d'un optimisme délirant) fixé en 1991 par l'Assemblée générale dans le cadre du nouvel ordre du jour des Nations unies pour le développement de l'Afrique dans les années 90. Ce qui est particulièrement encourageant, dans l'analyse de ces taux de croissance, c'est qu'ils ont été enregistrés à une période où l'aide publique au développement est en déclin, où la croissance rapide des flux d'investissements étrangers directs à destination des pays en développement a largement ignoré l'Afrique et où, ne l'oublions pas, certaines parties de l'Afrique sont encore en proie à des conflits et des luttes internes (K Annan, ONU, 1998).

Depuis vingt ans, le taux d'alphabétisation des adultes a doublé, passant de 27 % à 54 %. Entre 1970 et 1996, le taux net de scolarisation a doublé dans l'enseignement primaire et presque triplé dans le secondaire, passant de 50 % à 74 % et de 13 % à 38 %, respectivement. Le taux de mortalité infantile est passé de 132 à 90 décès pour mille naissances vivantes au cours des années 1970 à 1997. Entre 1970 et 1997, l'espérance de vie à la naissance est passée de 44 à 52 ans. Depuis dix ans, la part de la population ayant accès à l'eau potable a presque doublé, passant de 25 % à 45 %.

Tout cela, c'est l'Afrique qui se transforme et est consciente de ses responsabilités. Il importe de bien voir tous ces mouvements, ces évolutions et cette diversité avant de vouloir aider, intervenir, juger.

**... mais aussi ce qui ne va pas.**

Prendre en compte la diversité, c'est aussi ouvrir les yeux et reconnaître que certaines choses vont mal et même très mal, que l'Afrique pour une bonne part est un continent en danger. L'ultra-optimisme, même s'il favorise la fierté continentale, n'est pas la meilleure manière d'être lucides et actifs. Accepter de voir la réalité telle qu'elle est, même si cela fait mal, est la première attitude qu'on peut attendre d'un homme ou d'une femme qui se veut acteur de son histoire et de celle de son pays.

La lucidité est une valeur difficile car elle gêne tout le monde: les pessimistes cyniques qui n'acceptent pas que certaines choses soient bonnes et les optimistes naïfs qui refusent d'entendre la moindre critique. La lucidité conduit à une certaine solitude qui fait parfois douter de soi, mais elle est la seule voie qui permet de participer en acteur à l'histoire réelle. Bien sûr, on n'est jamais dans la pure lucidité: il y a toujours des biais par lesquels nous analysons les événements, mais on peut essayer de ne pas se laisser bercer par les sirènes du « tout drame » ou du « tout bon ».

Il faut accepter de voir que quarante ans d'indépendance n'ont pas été utilisés au mieux par de très nombreux gouvernements en Afrique et qu'on ne peut pas seulement accuser la colonisation pour expliquer le mal-développement. Certes la colonisation a entraîné un pillage des ressources et des hommes, avec une violence barbare qui laisse des traces, plusieurs générations après. Elle a engendré des habitudes négatives d'irresponsabilisation qui sont bien pires. C'est ce que nous appelons l'endo-colonisation : nous ne pouvons plus vivre sans la colonisation, sans l'extérieur... C'est souvent plus facile de se sentir victimes que de retrousser ses manches pour affronter la vie: sur ce point l'Asie peut nous donner de bonnes leçons.

Il faut accepter de voir que de nombreux pays africains restent parmi les plus pauvres du monde au regard des statistiques. Même si ces statistiques ne décrivent pas toute l'étendue de la réalité (l'importance considérable du secteur dit informel échappe à la comptabilisation), elles donnent malgré tout une image assez proche de la vérité.

Dans le monde entier, 841 millions de personnes souffrent de malnutrition. En Afrique subsaharienne, seule région du monde où la malnutrition n'a pas régulièrement reculé au cours des trente dernières années, le nombre des sous-alimentés est passé de 103 millions en 1970 à 215 millions en 1990. La ration calorique moyenne (2 225 calories en 1970 et 2 237 en 1995) reste, dans la région, inférieure au minimum requis (2300 calories par jour) alors que dans l'ensemble des pays en développement, cette ration est passée de 2 131 à 2 572 calories.

48 % de la population de l'Afrique subsaharienne (et 880 millions de personnes dans le monde) n'ont pas accès aux services de santé.

L'Afrique subsaharienne a le taux de mortalité des moins de 5 ans le plus élevé du monde et près d'une personne sur trois y meurt avant l'âge de 40 ans. C'est sur ce continent que l'espérance de vie est la plus faible et la mortalité infantile la plus élevée.

En Afrique subsaharienne, un enfant sur trois quitte l'école au bout de quatre ans au plus et 42 % des adultes sont illettrés. Le produit national brut par habitant en Afrique subsaharienne est d'environ 510 $ (chiffres 1997) alors que la moyenne mondiale est de 4 890 $. Les pays les plus pauvres du monde se trouvent sur ce continent: Éthiopie (100 $), Congo (110 $), Sierra Leone (140 $), Burundi... alors même que ces pays ont des ressources importantes.

L'Afrique d'aujourd'hui est un monde en péril: la sécurité alimentaire déjà précaire dans certains pays est menacée. Les guerres et les déplacements de population qu'elles provoquent détruisent le peu de surplus qui était amassé. On passe de plus en plus d'une richesse sous-développée à une pauvreté développée.

Cette situation a de nombreuses causes parmi lesquelles la faible volonté politique de certains leaders africains et leur manque de conscience du bien commun national. Nous devons faire notre examen de conscience politique... mais il n'y a pas que les leaders politiques qui soient responsables: le manque de dynamisme et de responsabilité de tous et de chacun est une des causes du sous-développement.

De plus, à l'aune du commerce mondial, on se rend compte du risque de marginalisation grandissant de l'Afrique qui ne représente que moins de 2 % des échanges internationaux. La mondialisation risque d'accélérer l'infériorisation de l'Afrique, de la mettre hors jeu, non seulement dans le champ de l'économie et des technologies, mais aussi dans le champ de l'information, de la culture...

La lucidité passe par la reconnaissance des impasses des grandes théories sur le développement qui ont plus été des mythes que des stimulateurs. On ne peut plus croire que le développement résultera tout naturellement de l'injection de capitaux ou de savoir-faire occidentaux et qu'il n'est pas nécessaire de prendre en compte les réalités locales particulières. Il faut aussi comprendre que les critères de mesure du développement en vogue ne sont pas adaptés aux réalités africaines: par exemple la place et la force du secteur dit informel est ignorée.

Il nous faut aussi accepter de voir l'échec d'une certaine politique de formation scolaire et universitaire où l'on forme surtout des chômeurs aigris et frustrés. La formation que nous avons suivie en Afrique est bien souvent la copie de ce qui se faisait en Europe, avec vingt ans de retard!

Parmi les points de dysfonctionnement de nos sociétés, il nous faut prendre en compte le coût de transaction qui est considérable pour chaque opération économique ou sociale: coût de la corruption, coût caché du retard dû à un manque de réparation, coût du transport lié à une mauvaise politique d'infrastructure, coût du temps lié au manque de précision, coût de l'énergie, coût de la mauvaise gestion... Tout cela alourdit chacune des activités économiques en Afrique et pénalise toute la société. Nous gaspillons nos avantages; nous détruisons nos points forts par une insuffisante préoccupation de l'efficacité.

Lucidité encore : celle qui consiste à prendre conscience de notre trop faible préoccupation écologique. La lutte pour la survie conduit la plupart des peuples à surexploiter les ressources limitées dont ils disposent. La dégradation de l'environnement qui s'ensuit augmente alors les contraintes de l'existence, encourageant ainsi la crise. L'Afrique fabrique des bombes à retardement écologiques et sociales. La raréfaction des ressources naturelles tend à affaiblir la capacité de cohésion et de production de la société. Ce « cercle vicieux de la pauvreté » conduit les gens, bloqués dans leur histoire, à être à la fois agents et victimes de leurs propres actes destructeurs.

Voir ce qui va et ce qui ne va pas, analyser leurs causes, c'est ce qu'il y a de plus facile. Il est urgent de développer de nouvelles capacités, d'inventer de nouvelles structures qui aideront non seulement à surmonter les difficultés d'aujourd'hui mais aussi à créer de nouvelles possibilités pour répondre aux besoins et désirs.

**Hommes et femmes avec des yeux ouverts.**

Voir ce qui va et ce qui ne va pas, ce n'est ni être optimiste ni pessimiste. Une telle opposition n'a pas de sens: quand les bougies de votre voiture ne marchent plus, être optimiste ne sert pas à grand-chose; il faut être lucide, s'arrêter et changer les pièces. Ce qui importe c'est de mesurer l'ampleur des choses, des enjeux qui se présentent à nous, les hommes et les femmes d'Afrique. C'est s'armer pour y faire face en s'organisant.

Voir ce qui ne va pas, ce n'est pas tomber dans le cynisme. C'est au contraire mesurer les défis et se mobiliser pour les relever. Le dynamisme d'un acteur du développement réside d'abord dans sa capacité à voir le monde qui l'entoure, avec des yeux clairs et un cœur aimant, pour essayer de le transformer. Voir avec lucidité, c'est entrer dans le mouvement du changement.

Ce temps du regard est le temps de l'analyse et aussi le temps de l'appropriation. Il ne doit pas être trop court pour ne pas fabriquer une caricature, à la manière de l'expert parachuté qui, entre l'aéroport, son hôtel et le siège social du projet qu'il évalue, ne séjourne pas plus de trois jours.

Ce temps doit prendre le rythme de la réalité et être un temps pour sentir et comprendre, pour découvrir et communier à la destinée d'un peuple, d'une région, d'un pays. C'est le temps des racines et celui du réveil, d'une maturation qui ne se scléroserait pas en habitude. Songhaï a quinze ans: le temps qui convient pour commencer à être porteur d'expérience capitalisable et partageable, pour commencer à offrir, à ceux qui veulent une autre Afrique, un changement de modèle pour le développement.

**UNE PASSION**

Voir est un premier temps, aimer est son corollaire. Voir et aimer se fécondent mutuellement. Contrairement à ce qu'on dit, l'amour ne rend pas aveugle: il aiguise les regards et fait voir des choses que l'indifférent ne peut pas percevoir. Aimer, c'est s'associer intimement avec l'autre, se compléter avec l'autre, se valoriser en valorisant l'autre. A celui qui sait aimer sont révélés les grands secrets: celui des corps, celui des âmes, celui des dieux et de Dieu. Si un changement doit s'opérer, il doit commencer par le cœur.

Le cœur est la piste de décollage d'un vrai projet de développement. La préoccupation pour le développement, le sens de la solidarité avec ceux qui n'ont pas de ressource commence par un acte d'amour, d'amitié: le cœur met en branle la tête. Tout commence en fait par un amour qui devient peu à peu une passion, un engagement radical, une préoccupation de chaque instant... qui pousse à changer sa vie.

**Histoire particulière.**

Avec du recul je peux raconter ma vie, non pas qu'elle soit un modèle (je n'espère pas de procès de canonisation !), mais parce que d'autres pourraient y trouver des éléments de réconfort et de soutien. Ma vie, qui commence en 1949, est marquée par la lutte pour la vie: partir de rien et s'en sortir malgré les difficultés. Mon envie de me battre et d'entraîner les autres n'est pas née tout à coup. Elle résulte d'un long cheminement et d'enracinement dans l'Afrique et son histoire. Tout d'abord, mes arrière-grands-parents reviennent s'installer en Afrique, au pays Ibo au Nigeria, après l'esclavage où ils ont connu la souffrance physique et morale; ils ne savent pas d'où ils sont. Ils bâtissent tout à partir de rien et transmettent ces valeurs de force intérieure à leurs enfants et aux générations suivantes. J'ose ajouter que c'est une chance pour mes ancêtres d'être retournés vers la culture Ibo, marquée par le courage, la force, le sens de la communauté et de la responsabilité individuelle... Tout cela produit une ambiance, un cadre porteur, favorisant la progression, le développement de soi et des autres et donne l'envie d'en découdre, de ne pas se résigner.

Ce retour de mes arrière-grands-parents dans un lieu qui n'était pas forcément le leur à l'origine, donne à mon appartenance africaine une dimension continentale. J'ai acquis une vision différente, ni nationale, ni ethnique, mais plus large. Cela m'a appris à ne pas être coincé dans une ethnie et ses revendications partisanes; cette dimension continentale me donne une certaine liberté.

Plus tard, mon père prend la route dans l'autre sens, vers l'Occident. Il se débrouille, monte ses affaires en partant de rien entre les trois continents (Afrique, Europe, Amérique). Dans ma famille, afin d'aider chacun à prendre réellement son identité, le nom de famille ne passe pas forcément d'une génération à l'autre: chaque fils reprend son nom donné à la naissance comme nom de famille; c'est un symbole très fort que l'on nous a ainsi enseigné: ne pas se servir de son nom et de ce que les ancêtres ont fait pour avancer, mais se débrouiller chacun avec le bagage intérieur qu'on a reçu: se faire soi-même (tout en gardant l'appui de ses proches). Mes parents nous ont toujours formés — mes frères, mes sœurs et moi-même — dans ce sens: fouiller en soi, chercher, oser aller sur des chemins originaux malgré la peur ou le doute.

J'ai aussi été touché très tôt par le mépris envers l'homme africain, ce qui déclenchait en moi une véritable haine. Je pris la résolution très jeune de participer à changer cette image de l'Afrique qu'on méprise et humilie. Au moment de la guerre du Biafra qui a sévi en plein pays Ibo, entre 1967 et 1969, j'étais jeune et participais à des groupes de jeunes organisés pour porter secours aux blessés. J'ai été profondément traumatisé. Le monde entier a vu ces images horribles et la réalité dans laquelle nous, nous vivions: enfants malnutris, populations décimées, violence, jeux politiques internationaux ignorant les populations, domination occidentale... J'en suis sorti révolté et désireux d'être un acteur de changement pour qu'une telle tragédie ne se reproduise plus jamais.

A partir de cette guerre où nous avions tout perdu dans la partie est du Nigeria, j'ai découvert la fragilité de l'homme à travers la mort de mes compatriotes et de bon nombre de copains de mon âge. J'ai commencé à me questionner sur l'au-delà, sur une dimension que j'avais reçue par mon baptême, mais que je n'avais pas forcément développée. J'ai éprouvé un besoin de recherche spirituelle, de vie communautaire. Ce fut le déclic à la fois pour devenir religieux dominicain et pour ne pas séparer engagement spirituel et engagement pour le développement. Je suis entré au noviciat dominicain au Nigeria, puis, après mes études de théologie, je suis devenu prêtre.

Plus tard, j'ai dû quitter la Province du Nigeria pour celle de Lyon (maintenant Province de France, dont je suis toujours membre). A la fin des années 1970, je suis parti aux États-Unis continuer mes études en informatique. À cette époque, nous étions peu nombreux à connaître cette culture: j'ai étudié l'électronique, le digital, etc. Je commençais à sentir la naissance d'un nouveau monde. Je complétais alors ma formation par des études de microbiologie et de chimie sans savoir, à l'époque, combien elles me seraient précieuses.

En 1982-1983, la crise en Éthiopie (grave sécheresse, famine...) provoque un nouveau déclic dans ma vie: « Que puis-je faire pour mon continent d'origine? » je suis revenu en Afrique, après avoir travaillé aux Etats-Unis comme professeur d'université en électronique-informatique, une dizaine d'années. J'ai décidé d'aider mes frères à retrouver cette dignité de l'Afrique qui était bafouée. Au départ, personne n'y croyait, ni les religieux de mon ordre, ni mes parents et amis. Mais j'avais la conviction que demain serait différent, parce que Dieu allait nous aider et que l'injustice pouvait être repoussée.

On ne peut pas agir en profondeur et efficacement si on n'aime pas; ceci est une leçon pour les experts exportés qui ne font que passer, qui vont de dossier en dossier avec un regard distancié, sans s'impliquer dans des relations humaines fortes ou sans risquer quelque chose d'eux-mêmes dans le pays où ils travaillent. Sans cette accroche vitale, on ne peut pas imaginer de bonnes solutions ou de bonnes stratégies. Il faut avoir à perdre quelque chose pour donner le meilleur de soi.

**Histoire d'amour.**

L'amour n'est pas synonyme de naïveté, d'angélisme ou de sourire béat devant tout ce qui existe. L'amour est exigeant et critique: il ne se nourrit pas de faux-semblants, de gentillesse apparente et de politesses mondaines. Il veut une relation vraie avec un autre qui existe en vérité. L'amour ne peut exister qu'après la mise en déroute du mensonge, du désir de faire plaisir en répondant ou en se comportant comme on croit que l'autre aime, de l'abdication de sa propre originalité au profit du mimétisme.

Il s'agit d'aimer jusqu'à se scandaliser des impasses dans lesquelles est coincée une partie de l'humanité, d'aimer jusqu'à chercher à relever les défis. Non pas parce qu'on est le messie ou un surhomme, mais simplement un passionné par l'aventure humaine, un humain. La passion est à la fois un amour fou et une douleur. Aimer passionnément consiste donc à dénoncer ce qui ne va pas et fait mal, même si c'est risqué, et à s'émerveiller pour tout ce qui va bien, ce qui a fait naître la vie où cela semblait impossible. Sans passion, on n'arrive à rien. Les cyniques côtoient les paresseux et les mous, les abstentionnistes et les blasés, dans cette résignation qui accepte si facilement les injustices et la misère.

L'aventure Songhaï, comme toutes les vraies expériences de développement, commence par une passion pour l'Afrique: contre le dénigrement systématique de ce qui existe ou se cherche et en prenant en compte les potentiels de richesses, les savoir-faire, les bons et les mauvais côtés de l'Afrique. Il faut aimer ce continent si on en est fils ou fille, sans honte, avec une joie forte comme la vie qui nous inonde. Les couleurs, les odeurs, les paysages de l'Afrique, nos forêts et nos savanes sont notre héritage, une richesse immense dont nous devons être fiers. La fierté est une vertu là où la vanité n'est qu'un travers négatif. Si la vanité est stupide et néfaste, le fait d'aimer et de croire en soi et dans la force de ses frères est une valeur qu'il faut cultiver. Retour sur ma vie, non seulement au moment de mon retour des États-Unis, mais sur celle de tous les matins quand je me lève. J'aime me lever tôt pour voir ce que la nuit a fait naître à Songhaï ou dans les autres lieux où je vis, ce qu'elle a renouvelé ou fait apparaître de scories. J’aime voir les plantations et les animaux, l'affirmation de la vie. J'aime aussi découvrir les effets du travail bien fait, voir la joie de ceux qui réussissent. S'il n'y a pas de plaisir dans l'aventure du développement, cela ne tiendra pas et tournera au bureaucratisme, au travail de l'expert froid et indifférent.

Passion, non seulement pour la terre africaine, mais surtout pour les Africains, pour leurs histoires, pour leur sens de la vie et de la joie, pour leur dignité et leur retenue face au malheur, pour la beauté des corps et la ténacité. Passion pour le courage et la force intérieure de mes frères et sœurs, pour ma famille, mon clan, mon peuple, face aux contraintes naturelles, organisationnelles et politiques.

Le reste (oscars, médailles comme le prix Leadership Africa qui me fut remis en 1993) est moins important pour moi, même si cela fait plaisir sur le moment. Les décorations n'ont d'intérêt que parce qu'elles donnent l'occasion de parler de l'Afrique et qu'elles manifestent, à la face du monde, que des Africains sont capables de donner des modèles valables pour toute l'humanité.

**Histoire parfois chaotique...**

Bien sûr, on ne rit pas tous les jours quand on est impliqué concrètement et quotidiennement. Il faut sortir du romantisme et de l'héroïsme des beaux projets de développement pour reconnaître que l'amour est souvent mis à rude épreuve par le quotidien, les mesquineries et les jalousies pour le pouvoir.

En 1989, donc tout au début de Songhaï, nous avons failli fermer la maison tant les autorités nous bloquaient dans notre travail. Il y avait aussi un problème de main-d'œuvre: les jeunes en formation réclamaient le droit de travailleurs sans véritablement travailler.

Ce qui nous a amenés au tribunal et a débouché heureusement sur un accord avec le gouvernement béninois qui reconnaissait la valeur du travail entrepris. Plus tard, un bulldozer a traversé notre terrain pour s'en approprier une partie: polémique, discussion, accusation car je ne suis pas Béninois... Là encore les autorités ont fait preuve d'un grand soutien à Songhaï et cette connivence continue encore aujourd'hui, ce qui facilite l'aboutissement de certains dossiers. C'est une preuve que l'environnement sociopolitique peut changer le cours des événements, au moins pour une part.

Toujours en 1989, quand les gens ont vu peu à peu qu'il n'y avait pas d'argent facile à partager à Songhaï, mais qu'il fallait se mettre au travail, d'autres critiques sont apparues: j'étais un espion américain dont il fallait se méfier... Jusqu'à ce que cela entraîne l'un de mes collaborateurs en prison pour quelques semaines, pour prix de son engagement à mes côtés.

Combien de personnes travaillant à Songhaï sont parties avec des pintades sous le bras, des lapins ou même des machines! C'est l'argent d'autrui, alors on peut se servir tant qu'on y a accès. C'est bien ce que font, hélas! beaucoup de responsables politiques dans le monde: se servir tant qu'on a une place de ministre car cela ne va pas durer, alors profitons-en! Fausses factures et vols en tout genre furent réalisés par certains des collaborateurs que nous avions engagés: un projet signifie, hélas!, dans le monde du développement un endroit où il y a de l'argent. Il faut en profiter pour se servir. Moqueries et médisances face à notre détermination du début où tous espéraient que j'allais vite, avec mon équipe de non-spécialistes, me fatiguer et démissionner. C'était une réelle mise à l'épreuve, car biologiste et informaticien, je n'avais rien d'un agronome patenté ! Il y eut alors beaucoup de calomnies et de critiques face à notre travail car nous avions décidé de retrousser nos manches et de viser l'autosuffisance pour éviter de dépendre à long terme de l'aide extérieure.

Il y eut aussi des réactions véritablement racistes: jamais les gens ne me prenaient pour le directeur, s'adressant toujours à un « Blanc » qui se trouvait par là. Ce sont là des signes de préjugés, d'incapacité à croire en l'autre, en l'homme africain. Et au fil des ans, toujours des incompréhensions, des jalousies d'autres organismes qui voient Songhaï évoluer, grandir... des coups montés aussi pour orienter des évaluations de façon qu'elles soient négatives et qu'elles bloquent des soutiens ou pour détourner des membres et les engager, une fois qu'ils furent bien formés à Songhaï. Il y a eu aussi les difficultés de l'équipe, les rivalités internes, les jeux de pouvoir ou d'influence politicienne.

Le terrain du développement est très difficile et plein de relations de force et de pouvoir, car on heurte des habitudes. Je parle souvent du « pâturage des ONG »: tout le monde cherche de l'argent et des moyens et on est prêt à tout prendre sans vision, sans projet réel, mais pour vivre, quitte à faire plaisir aux bailleurs de fonds et écraser les autres. Et ça, c'est très grave pour l'Afrique qui se « prostitue ».

L'aventure du développement n'est donc pas un « long fleuve tranquille » mais une bataille de tous les instants. Il faut tenir face aux bourrasques. On peut alors, au cœur des tempêtes, expérimenter la joie de la vie, plus forte que tout.

**Histoire d'une confiance tenace.**

Pour entrer dans la dynamique du développement, il faut croire en soi et en l'autre. Ces deux faces d'une foi — c'est la même racine que le mot confiance — sont essentielles pour qui se risque dans l'aventure du développement.

Croire en soi, c'est accepter ce que l'on est et là où l'on est aujourd'hui. C'est en dépassant les obstacles qu'on apprend à vivre. Et c'est l'ensemble des succès qui amènent à l'étage supérieur de la vie lorsqu'ils sont obtenus à force de travail et de bataille. Parce que peu à peu on a pris confiance en soi, on peut avoir foi dans les autres, en leur capacité de réagir, d'inventer, en leur énergie et capacité de faire face. Si on a soi-même vaincu la peur, l'autre peut être vu comme un partenaire et non un adversaire qu'il faut détruire.

J'ai cru en moi-même avec la conviction qu'il n'y a pas de surhomme donc pas non plus d'« infra-hommes ». J'accepte a priori tout le monde, qu'on soit bon ou méchant. Croire aux autres est important; je suis persuadé qu'il y a un germe de vie et de créativité en chaque personne et qu'il s'agit de le réveiller — ce qui est plus ou moins difficile, plus ou moins long selon les cas! L'homme a la capacité de se relever, de changer positivement sa vie, s'il en prend conscience et pose des actes responsables. Certains cependant ne comprennent pas cela et s'excluent ainsi eux-mêmes.

je suis convaincu qu'on ne peut rien réussir seul. Je crois que les autres aussi possèdent des potentialités que je n'ai pas et que, ensemble, nous pouvons faire bouger le monde. Il existe certes des contraintes naturelles, socioculturelles... Mais l'important est de ne pas s'abandonner à la fatalité. On peut dépasser les contraintes si on prend la résolution de réussir et de le faire avec d'autres, car le lendemain est plus fort: c'est ce que suggère la résurrection du Christ.

Quand on parle de l'homme nouveau, cela ne veut pas dire qu'il est très différent de ce qu'il est aujourd'hui, mais c'est un homme qui a une capacité à entreprendre une marche vers l'inconnu, à amorcer cette force de changement. L'homme nouveau, c'est quelqu'un qui a assez de culture, de force et de lucidité, pour surmonter plus facilement les obstacles parfois redoutables qu'il rencontre; c'est quelqu'un qui est en marche et ne recule plus. Voilà pourquoi je refuse la médiocrité, car c'est synonyme de mort, d'immobilisme ; ne pas prendre de décision, c'est prendre une décision de mort.

Je vois la même chose dans la société. Une société est en développement quand elle est capable de faire face continuellement à ses besoins et désirs d'avancer, quand elle se renouvelle en acceptant la vie. Elle est en régression quand elle ne se prend plus en main et confie son avenir à d'autres (en particulier aux étrangers, qu'elle critique souvent par ailleurs).

Quand j'ai commencé à installer ce projet de développement au Bénin, j'ai rencontré une « mentalité de projet » (l'argent vient de l'extérieur, il faut se le partager) ; c'est l'expression d'une perte de foi et de confiance en soi, une incapacité à dire : « nous pouvons le faire. » En Afrique francophone plus qu'ailleurs, on considère qu'on n'est rien et que c'est l'Occidental (le Blanc) qui peut tout. Alors, on attend tout de lui. Les produits « Made in Africa » n'ont aucune valeur même chez nous, car ils sont considérés comme des produits imités, donc moins bons.

Cette perte de confiance se manifeste également dans le comportement des leaders africains. Quand ils sont malades, par exemple, ils préfèrent se faire soigner à l'extérieur. La mentalité d'extraversion s'installe de plus en plus, même dans la vie quotidienne des Africains. Envoyer ses enfants étudier ailleurs est une question de prestige. Aujourd'hui, malheureusement, toutes les forces de construction de l'Afrique fuient leur pays d'origine. Cela représente une cruelle hémorragie.

On ne peut entamer un processus de développement en Afrique si on ne revoit pas cette philosophie, cette mentalité de fuite et de perte de confiance en soi. Les valeurs de la confiance en soi et dans les autres, les valeurs de courage sont battues en brèche par cette situation mortifère.

Croire dans les Africains et les Africaines, c'est leur proposer un idéal élevé et les sanctions — positives et négatives — qui sont à la hauteur de cet idéal. Croire dans les gens c'est penser qu'ils peuvent remporter la victoire sur eux-mêmes et sur les défis de l'histoire. Souvent cet aspect des choses a été mal perçu à Songhaï.

Croire dans les gens, ce n'est pas être naïfs et ne pas voir leurs faiblesses; ce n'est surtout pas tout excuser et chercher à tout prix le consensus. L'Afrique s'est d'abord préoccupée de sa stabilité sociale ; il fallait absolument éviter les problèmes et donc trouver des consensus. Cette étape était nécessaire pour assurer la cohésion des nouveaux États, mais la recherche du consensus à tout prix comporte le risque de l'accommodement avec la médiocrité dans la mesure où les responsabilités sont réparties en fonction de l'appartenance ethnique ou régionale et non pas selon les compétences. Cela n'avait peut-être pas de conséquences trop graves dans l'Afrique autarcique d'hier, mais dans celle d'aujourd'hui, engagée dans la compétition internationale, poursuivre cette voie accentuera la marginalisation et le sous-développement. Il ne faut donc plus avoir peur des conflits et des oppositions quand leur résolution pousse vers le bien commun.

Mon leitmotiv a toujours été: laissons la distraction, faisons la discipline. Cette philosophie n'a pas toujours été comprise par mes collaborateurs. Au début de Songhaï, j'ai commencé à travailler avec des personnes qui, quelque temps après, se sont séparées de moi. Je recevais des convocations au tribunal, au commissariat... La réalité était que les gens ne voulaient pas travailler et qu'ils cherchaient à profiter. Quand ils avaient appris qu'il y avait un « projet », ils étaient accourus pensant pouvoir le détourner facilement, mais dès qu'ils ont découvert qu'il n'y avait à Songhaï aucun butin à partager mais un travail à faire en commun, ils se sont détachés et ont discrédité Songhaï. Il a fallu se bagarrer contre eux, les sanctionner.

La meilleure façon de dire à quelqu'un qu'on le respecte et qu'on prend au sérieux ses actes, c'est de le sanctionner: positivement quand il a bien agi (promotion, augmentation de salaire, félicitations) et négativement quand il a mal fait (licenciement, blâme). Rester indifférent pour ne pas avoir à sanctionner — et parfois à s'opposer — c'est refuser de créditer l'autre de sa capacité à poser des gestes responsables, c'est l'infantiliser. La démagogie est une maladie mortelle.

Pour moi et ceux que j'aime, non seulement je refuse la médiocrité, mais aussi je n'accepte pas qu'on rejette la responsabilité sur autrui, qu'on dise: « c'est la faute de mes parents, des amis, du contexte, de l'histoire, de la politique... » car dans toute la vie « c'est moi qui suis au volant, je suis responsable ; l'autre peut m'aider, me freiner, me donner des coups de pouce... mais je reste responsable ». En définitive, c'est l'homme qui décide seul, qui avance par sa force ; le choix final lui revient. Si je reçois des coups, cela peut me freiner dans mon élan, mais je n'ai pas le droit d'échouer ou de rejeter la responsabilité sur autrui. Le résultat peut avoir n'importe quelle couleur. Finalement, c'est moi qui l'induis.

**Hommes et femmes debout.**

À Songhaï, nous voulons réparer cette situation mortifère qui fait douter l'Afrique d'elle-même, non pas à travers de beaux discours, mais en développant une culture de succès. Les ateliers mis en place ainsi que le système de production agro-alimentaire sont destinés d'abord à asseoir cette mentalité de confiance en soi pour entraîner cette nécessaire conversion vers la vie et le changement.

Les exemples des effets négatifs du doute sont nombreux. Prenons quelques histoires significatives.

Au moment où nous avons commencé l'élevage des cailles, il existait de grandes sociétés au Bénin qui faisaient également cet élevage ; elles disposaient de grands moyens, mais les résultats étaient catastrophiques. Elles ont eu du mal à accepter que le petit Songhaï de l'époque pût réussir dans l'élevage de cailles. Cette réussite a été réalisée grâce à l'ardeur, la vigilance, la discipline imposée à Songhaï. Aujourd'hui, le système et les techniques de production sont maîtrisés et reproductibles partout, même par de petits agriculteurs. Les jeunes formés à ces techniques à Songhaï sont devenus des références dans leur milieu, par leur ardeur au travail, leur discipline et leur détermination.

La présence de Songhaï à Tchi-Ahomadégbé à partir de 1989 — communauté rurale très reculée où les habitants préféraient gagner de l'argent facilement en se faisant embaucher comme gardien de nuit ou dans d'autres petits jobs à Cotonou —, a entraîné un réveil des populations qui disposaient d'énormes potentialités naturelles, une terre bien fertile pour l'agriculture et de l'eau en permanence pour les activités de pêche et de riziculture. Les jeunes de ce village préféraient aller en ville se faire un peu d'argent plutôt que de pratiquer des activités agricoles qui leur semblaient difficiles. Il a fallu que Songhaï soit présent pour donner aux jeunes de ce village une « culture du travail ». Aujourd'hui, les coopérateurs, uniquement composés des jeunes du village, sont cités comme exemples dans la région. Le village s'est transformé. L'enclavement et les mentalités d'hier ne sont plus des contraintes insurmontables.

Ce qu'on fait à Songhaï c'est créer des viviers humains qui montrent que quelque chose de positif est possible à condition que l'on se donne, qu'on ait une vision généreuse, des valeurs, du courage. C'est ainsi que Songhaï « embarque les gens » dans ce mouvement de vie, à partir de ces situations concrètes — et non pas à partir de discours — que sont les actions de développement rural et l'entreprise agricole. C'est cela la différence entre Songhaï et les autres centres de formation.

Le message de Songhaï est comme celui de la Bible qui dit que ce n'est pas ce que l'homme mange qui le rend impur, mais ce qui sort de sa bouche. Ici, cela revient à dire que c'est ce que l'homme produit, le résultat de ses pensées et actions, qui le rend pur ou impur.

La politique de la « croissance économique d'abord » qui est la pensée commune actuellement doit céder la place à un développement holistique, c'est-à-dire global, touchant tous les aspects de l'existence, centré sur les humains et leurs communautés. Telle est l'option que Songhaï veut mettre en œuvre et réalise sur le terrain.

**DES SOURCES INSPIRATRICES**

Cette passion ne vient pas seulement de ma culture africaine. La soif d'un engagement pour améliorer la vie n'est souvent pas naturelle. Elle est venue pour moi d'une foi en Dieu. La foi en Dieu a été un puissant stimulant dans ma vie : c'est elle qui m'a poussé là où je n'aurais pas forcément voulu aller, là où mon éducation ne m'aurait pas normalement mené.

La foi m'a poussé à créer Songhaï et je crois que tout croyant, quelle que soit sa religion — et on peut faire de l'humanisme une quasi-religion tout en respectant ce point de vue —, est poussé dans ce sens: non seulement améliorer sa vie mais aussi celle de tous les humains. Il n'y a pas de dichotomie entre notre vie spirituelle et notre vie socio-économique: ces deux aspects de l'existence se fertilisent mutuellement et chaque croyant est invité à développer cette double dimension de sa vie.

Un oiseau doit avoir deux ailes pour décoller et pour bien voler. Une aile représente les forces matérielles, l'autre les forces immatérielles. Il me paraît évident que si l'une des ailes est blessée, l'oiseau tombe; les deux forces sont indispensables. C'est la cohérence et la connexion organique entre les deux forces qui donnent le dynamisme et l'énergie. Pour la vie humaine, il en est de même: nous avons besoin de la spiritualité et de l'activité socio-économique. Mais la modernité en Afrique, comme ailleurs dans le monde, s'est faite en séparant ces deux dimensions puis en devenant matérialiste, en oubliant la première.

Songhaï est un mouvement non confessionnel où musulmans, protestants, animistes et catholiques sont à l'aise et participent de manière égalitaire à l'aventure. Cette non-confessionnalité permet de découvrir l'importance de la démarche spirituelle pour un vrai développement.

Tous savent que je suis dominicain et prêtre; cela constitue pour chacun à la fois une sécurité et un défi à relever: que la foi de chacun produise les meilleurs fruits! Mon appartenance à la vie religieuse catholique n'a jamais été un obstacle mais un stimulant qui fait que Songhaï est une école de tolérance et de dialogue interreligieux.

**Une spiritualité évangélique et ecclésiale.**

Ce qui a fondé mon engagement dans Songhaï et dans toute la vie, ce sont des textes vivifiants de l'Évangile et de l'Église catholique. Ces textes ont toujours été pour moi sources de dynamisme et de renouvellement, à la fois en tant que prêtre dominicain (depuis 1975) qu'animateur de développement, deux faces inséparables de ma vie. Ils me tiennent dans la nouveauté et le désir de me donner et de me dépasser.

Je lis ces textes à partir de mon expérience; je n'ai pas besoin de les inculturer : ils le sont de facto puisque celui qui les lit et les médite est un Africain engagé dans la transformation de sa société. Je me méfie de ceux qui, au nom de l'authenticité africaine et de l'inculturation, momifient les cultures africaines en les enveloppant d'archaïsmes: ils nient l'Afrique moderne qui se cherche et enferment tout dans les musées ethnologiques. En faisant ainsi, ils participent à l'exclusion de l'Afrique et font du passé idéalisé un modèle.

Parmi les textes évangéliques, j'aime particulièrement le Magnificat « Mon âme exalte le Seigneur... il a dispersé les hommes au cœur superbe, il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles » (Luc I), véritable cri de joie et de guerre contre les injustices. Le Seigneur choisit les humbles, il les défend et leur propose une aventure de développement, de relèvement.

J'aime aussi l'épisode du malade de Béthesda à qui Jésus dit : « Lève-toi et marche. » Personne n'est condamné à rester toute sa vie paralysé et misérable; le Seigneur donne la force et l'intelligence pour se relever et devenir acteur de sa propre vie, pour marcher.

J'aime de manière générale les récits de résurrection et les miracles, non pas pour leur aspect extraordinaire, mais parce qu'ils disent que la vie est plus forte que la mort et que l'amour donne un surcroît d'énergie. Jésus s'implique dans ces miracles car Dieu s'intéresse à la vie des humains qu'il veut plus belle ; c'est là le sens profond de l'Incarnation.

La multiplication des pains (Mt 14) est particulièrement significative pour notre situation en Afrique: il faut donner à manger aux foules lasses, il faut repousser les contraintes pour que la vie triomphe. C'est un appel fait à tous les disciples du Christ: il faut révéler des énergies nouvelles pour restaurer les foules. Il faut prendre ce risque de se donner aux autres. Le Christ est un modèle dans cette prise de risque.

Le Seigneur offre à ceux qui s'engagent dans les œuvres de vie une force nouvelle. Cette force permet de tenir dans le quotidien, elle permet de faire reculer les contraintes. La dimension spirituelle est inséparable de l'action pratique pour que la vie sociale puisse être améliorée. Contemplation et action s'engendrent mutuellement.

Ma spiritualité évangélique repose sur deux pôles complémentaires qui traversent la Parole de Dieu; la résurrection et l'énergie divine. C'est avec cette perspective que je suis devenu prêtre et que je suis heureux de le rester.

La résurrection m'a toujours frappé avec les possibilités d'interprétation et de manières de vivre qu'elle offre. Elle dit que demain peut être différent; que les contraintes ne doivent plus être des fatalités. Le Christ a cassé les contraintes, poussé la pierre du tombeau et il est sorti vivant. L'amour peut tout transformer et invite à l'inattendu. Le Christ appelle l'Afrique à ressusciter avec lui: à sortir de la mort, à aller au-delà pour faire exploser ses possibilités, à sortir de l'écrasement et des fanatismes. Non seulement il appelle, mais il vient l'aider à réaliser cette transformation en libérant des énergies nouvelles. Je suis très sensible à la nature, à ce qu'elle chante de Dieu. Tout dans la nature dit l'énergie divine. Il faut écouter cette parole et ces chants qui à leur tour engendrent la montée humaine, le chant des humains: chant vocal ou par l'action qui valorise le inonde.

Il ne s'agit pas d'un retour au panthéisme mais il s'agit d'être sensible aux dons qui nous sont faits dans la nature et dans la création. L'épître aux Romains (8, 22) dit bien cela: « Toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule: nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit... » L'énergie divine transforme la vie. L'humain se développe et se fait intelligence. La création se poursuit et l'humanité avance si on canalise les énergies vers le bien et la vie. Il faut faire l'expérience de cette énergie et s'y risquer tout entier, en devenant acteur.

Ma vie spirituelle pourrait se résumer à ceci: je me joins à la force divine pour faire avancer le monde. L'homme doit coopérer pour que le Règne de Dieu vienne. Le monde est vaincu si nous avons affronté le calvaire de la vie avec la force venant du Christ.

J'aime bien aussi les textes de la doctrine sociale de l'Église, ces encycliques et documents du concile Vatican II où les papes et l'Église nous invitent, à partir de l'Évangile, à nous engager pour transformer le monde et être solidaires: *Gaudium et spes* qui invite les chrétiens à être présents dans les problèmes de société, *Pofrulorum progressio* qui fait de l'engagement pour le développement une exigence pour les chrétiens, *Sollicito rei socialis* qui explique comment la solidarité, en particulier Nord-Sud, doit être fondatrice dans la vie chrétienne...

Ces textes m'ont beaucoup encouragé, quand Songhaï a démarré et continuent à offrir un cadre de réflexion pour le développement des actions. Ils sont cependant peu connus des croyants qui passent à côté d'une réflexion sur la société et d'un enseignement qui fondent leur foi dans la vérité. Songhaï essaye de mettre en pratique cette doctrine sociale dans le cadre des réalités africaines contemporaines.

**Une spiritualité fraternelle.**

Ce que j'appelle la passion, ma passion, est aussi venue de grands inspirateurs: Dominique de Guzman, Louis Joseph Lebret... Un vrai maître ne dit pas ce qu'il faut faire mais nous offre son exemple; un ancêtre nous transmet sa force pour que, dans toutes les situations inédites, nous puissions trouver des solutions nouvelles efficaces. Mes grands anciens m'ont donné la passion de la solidarité; c'est un trésor qu'il me faut faire fructifier.

Songhaï n'aurait pas existé s'il n'y avait pas eu dans ma vie saint Dominique, le fondateur de l'ordre des Prêcheurs (ceux qu'on appelle les Dominicains) au XIIIe siècle. Dominique s'est démarqué des courants religieux en vogue à l'époque. En effet, il voyait la société en crise et une Église corrompue... Il a cherché les valeurs qui pouvaient aider le monde à changer. Une des raisons de cette décadence étant l'ignorance, il envoya ses frères en formation, à l'Université. Il ne considère pas les études comme une fin en soi, mais comme un outil pour répondre aux besoins et aux défis de la société qui émerge du monde féodal.

Dans cet esprit, il fonde l'ordre des Prêcheurs (hommes et femmes) qui harmonise la vie monastique et la vie apostolique, convaincu que le cadre monastique seul n'était plus adapté, car l'Évangile est trop dynamique pour être enfermé. II veut aller vers les autres; il fait confiance à la capacité de l'homme d'être digne et il est convaincu que ce n'est pas la vie quotidienne qui va le corrompre.

Saint Dominique a offert son chemin à une multitude d'hommes et de femmes: des cloîtrées, des religieuses apostoliques, des frères religieux, mais aussi des laïcs (les fraternités dominicaines). Ce chemin est celui de la vérité; il faut accepter de faire la vérité: en soi, autour de soi, dans la société... même si c'est risqué. Pour avancer vers la vérité, il faut étudier la Bible, la théologie, la morale, mais aussi les sciences humaines et physiques. Ce chemin est aussi celui de la liberté car la vérité rend libre, sans peur des « gris-gris », sans peur des manipulateurs de mensonges et de calomnies.

La liberté qu'offre saint Dominique, et qui se vit par un idéal démocratique, ne conduit pas à l'individualisme mais à une vie fraternelle: un partage souvent rude des expériences et des recherches, des amitiés, des moments de joie... et un désir d'aller plus loin que les limites et les défauts de chacun.

Saint Dominique intègre tout cela dans la vie religieuse, mais cette dernière a des racines plus radicales: celles que donnent la vie contemplative et la prière. Il n'y a pas d'actions réellement efficaces qui ne trouvent leurs racines dans la dimension spirituelle.

Il n'y a pas d'hommes d'action qui persévèrent et qui posent des gestes véritablement au service des autres qui ne trouvent leur force dans la méditation. Songhaï ne s'est jamais voulu un projet confessionnel, mais il ne pourrait pas exister si à sa base il n'y avait, souvent dans le secret, une vie de prière.

Parmi les frères dominicains plus proches de nous, il y en a un auquel Songhaï est redevable plus que tous les autres: il s'agit de Louis-Joseph Lebret, le fondateur d'Économie et Humanisme. L.J. Lebret, dans les années 1930, a découvert la pauvreté des régions maritimes de la France et, plutôt que de faire des discours « engagés » sur la pauvreté, il s'est engagé à la fois dans l'action syndicale, dans la formation économique et le développement d'une conscience solidaire. Il a formé des meneurs qui ont transformé le monde de la pêche.

Lebret, en créant Économie et Humanisme, en 1942 à Lyon, a formé des hommes et des femmes ayant « des entrailles de miséricorde » c'est-à-dire des passionnés par leur pays et par la lutte contre la pauvreté et l'exclusion. Grâce à des méthodes nouvelles d'enquêtes, par une analyse systémique des réalités sociales et économiques, par une réflexion spirituelle ouverte aux réalités du monde, le père Lebret a lancé un mouvement où l'économie est au service du développement humain, au service d'un développement intégral des territoires et des populations.

Le père Lebret a mis en évidence la place fondamentale de l'économie pour le changement social sans être marxiste. L'économie est un adjuvant pour réaliser la justice, le bien commun, la montée humaine. L'économie s'articule aux autres aspects de la vie (culture, éthique) pour créer la dynamique sociale. L.J. Lebret pose ainsi la question des finalités sociales, la question du sens de la vie individuelle et publique.

L'action de L.J. Lebret a été importante en France et en Europe ainsi que dans d'autres pays du monde où il a été appelé comme expert pour la mise au point de plans de développement, tant en Amérique latine (en particulier en Colombie, au Brésil...) qu'en Afrique et au Moyen-Orient (Liban). En Afrique, son influence a été spécialement importante au Sénégal (à partir de 1959) mais il organisa également des missions au Bénin et au Rwanda, et forma de nombreux cadres politiques et religieux africains. L'action au Sénégal a été très loin: planification, animation, création de coopératives... L.J. Lebret inspira enfin ceux qui ont alerté les Occidentaux sur leur responsabilité en matière de sous-développement et fondé spirituellement et théologiquement la nécessité d'être solidaires avec l'avenir des pays du Sud.

Le père Lebret a participé au concile Vatican II en tant qu'expert. Il a contribué à la rédaction des documents sur l'Église dans le monde ; il a aussi inspiré l'encyclique *Populorum progressio* sur le développement. L.J. Lebret a écrit, outre ses ouvrages traitant de l'économie, de nombreux livres de spiritualité[[1]](#footnote-1) qui montrent une grande expérience mystique mêlée à une grande sensibilité pour le monde et chaque être humain.

Il s'est battu sur tous les fronts pour que la foi chrétienne prenne au sérieux la première lettre de Saint Jean: nul ne peut dire qu'il aime Dieu qu'il ne voit pas s'il ne commence par aimer son frère qu'il voit. Et l'amour commence par le fait de lui donner à manger, de lui donner un travail, de lui redonner une dignité, objectifs qui sont ceux de Songhaï.

Sans passion, non seulement le monde serait triste, mais il dériverait vers la mort. Il est donc urgent que les passionnés se réunissent, qu'ils s'organisent... Il en va de la survie de la planète, pas seulement de l'avenir de l'Afrique.

**UNE CAPACITÉ D'ANALYSE**

L'enthousiasme et la générosité ne suffisent pas pour que le monde se porte mieux. Beaucoup de coopérants généreux se révèlent des obstacles au développement sans le vouloir car leur émotion prend trop fréquemment la place de la réflexion. La naïveté n'est pas une valeur, elle est un obstacle dans la lutte qu'il faut mener pour grandir.

**Les hommes et les femmes ont une tête.**

L'humain n'a pas été créé seulement avec son cœur, il a aussi une tête et un corps. La tête est noble, mais attention cependant à ne pas l'idolâtrer. C'est là un des drames de l'éducation en Afrique, d'autant plus que la tête des éduqués a été déconnectée de leur matrice : la culture africaine.

A. Wade, le nouveau président du Sénégal, disait: « En Asie, il y a moins de colloques et plus de développement; en Afrique c'est l'inverse et on n'avance pas. » Il voulait par là dénoncer les tonnes de papier qui sont l'affaire des experts dans lesquelles la réalité est noyée, et qui servent surtout à faire vivre ces experts locaux et étrangers. Il ne s'agit donc pas de développer ce genre de réflexion intellectuelle stérile, mais de développer une capacité d'analyse.

Même avant mes études supérieures, ma base de formation et ma vision, grâce à ma famille, étaient larges et non pas confinées dans une ou deux matières. J'étais à l'aise en biologie, en chimie, en sciences mathématiques et physiques... La philosophie m'intéressait énormément ainsi que tout ce qui touchait à l'évolution de l'homme, de la société. La philosophie — non pas comme un amusement intellectuel, mais comme une aide pour se trouver, qui a sa pertinence dans la réalité des gens là où ils en sont — est très importante pour moi mais pas lorsqu'elle n'est que le prétexte à des bavardages prétentieux.

J'ai donc étudié d'une façon ouverte ce qui m'intéressait et me paraissait important: le phénomène de l'évolution, l'organisation sociale, économique et institutionnelle, la spiritualité, la microbiologie et la biochimie jusqu'à la maîtrise, l'électronique et l'informatique jusqu'au doctorat.

Il ne s'agit pas d'être fier de son curriculum vitae ou d'entrer dans la compétition pour inscrire au Guiness des records de plus longs palmarès de doctorats, mais de reconnaître l'importance du travail intellectuel sérieux, de son ascèse. Un complexe d'infériorité marque les Africains qui se gargarisent d'avoir tel ou tel diplôme, tel ou tel poste... Les études ne sont pas là pour s'en glorifier: elles donnent la capacité de diminuer les contraintes rencontrées dans les démarches humaines.

Attention surtout à l'amateurisme car un aveugle, celui qui ne voit pas loin, ne peut rien faire et ne peut en aucun cas guider les autres. C'est là une grande faille de l'Afrique qui se contente de peu de connaissances et d'informations; on comprend un peu et, dès lors, on brode, on dirige... Le niveau de la plupart de nos dirigeants est faible ou présente un champ très étroit, alors qu'ils ont pouvoir dans un grand nombre de domaines; cette situation est catastrophique. Il en est de même de la situation des cadres moyens.

L'Afrique ne dispose pas d'assez de cadres intermédiaires efficaces et compétents; ceux-ci ne sont guère opérationnels, déconnectés de la réalité, et « se gonflent » de leurs quelques connaissances, ce qui entraîne des dégâts. L'ingénieur agronome africain formé au Kirghizstan n'est pas d'une efficacité considérable en zone sahélienne!

La connaissance à promouvoir n'est pas seulement livresque ou scolaire: ce qui compte c'est l'envie de comprendre comment fonctionnent les choses, le désir d'aller toujours plus loin dans l'observation et l'étude. Un animateur de développement doit toujours se sentir en position d'apprentissage et d'analyse, de comparaison et d'évaluation. C'est à cette attitude de questionnement permanent qu'on reconnaît un vrai intellectuel, et pas à sa collection de diplômes gagnés en bachotant ou en répétant ce que pensent d'autres.

**Ils ont aussi des yeux pour observer et inventer.**

L'intelligence commence par l'observation des réalités qui nous entourent. Cette habitude de regarder doit devenir pour chacun une manière de vivre, une culture de vie. C'est elle qui permet de développer la confiance en soi et fait reculer les contraintes. Quand je suis au volant de ma voiture, la solution vient de moi et pas des autres. Je vais alors développer ce réflexe d'observation, car je suis au volant et personne ne peut décider à ma place de la direction à prendre. Chaque peuple ou communauté doit se trouver dans cette dynamique s'il veut survivre et se développer: le prix de la liberté, c'est la vigilance perpétuelle. Le sens de l'observation est ainsi capital mais il est peu éduqué: on lui préfère la répétition, la récitation des choses du passé, l'assurance du déjà dit.

La capacité d'observation permet de voir ce qui n'est pas normal, c'est-à-dire ce qui ne cadre pas avec l'image de succès, mais qui entraîne l'entropie, le désordre. C'est ainsi qu'un tuyau perforé, un animal malade, un bananier cassé... font réagir immédiatement, car ils menacent l'équilibre de vie du groupe. Être en éveil à tout moment permet non seulement de sortir ses antennes qui signalent tout ce qui est contraire au succès, mais aussi fait rentrer dans nos arènes de nouvelles informations et possibilités.

Mais le processus ne s'arrête pas là. Il faut, à partir de l'observation, inventer pour augmenter les services et les biens, pour vaincre la passivité et la résignation. On peut prendre un exemple dans la pisciculture.

Pour l'élevage des poissons, il a fallu trouver un système de production qui ne coûte pas cher, car l'Afrique est pauvre et la compétition nous pousse à trouver des moyens moins chers que les autres pour survivre. Je regarde, j'observe les poissons, je lis, je fouille partout pour comprendre leur comportement et il est facile de voir que, dans la nature, le poisson se nourrit de plancton, surtout de zooplancton. L'idée vient alors de produire des larves d'insectes, riches en protéines. Avec la chaleur, les insectes et l'humidité dont nous disposons ici en Afrique, il est facile de convertir en opportunité ce qui pourrait sembler être une contrainte. Des asticoteries sont mises en place. Grâce à une technique de production simple, issue de l'observation de la nature, on récolte aujourd'hui à Songhaï jusqu'à six tonnes par mois d'asticots, pour l'élevage des dindons, des cailles et autres volailles, animaux à haute performance biologique qui ont besoin d'un taux élevé de protéines.

Un autre exemple peut renforcer la compréhension de la place de l'observation à Songhaï. Le biogaz chinois était le modèle en vogue dans la région lorsque nous nous y sommes intéressés. Mais son utilisation posait des problèmes: en observant ce qui se passait, j'ai découvert que la production des bactéries était inversement proportionnelle à la pression : plus il y a de pression, moins il y a de performances des bactéries, et vice versa; et plus il y a de pression, plus il y a d'effluents dans lesquels on trouve énormément de bactéries. On a alors modifié la sortie du biogaz de manière que les effluents reviennent facilement dans le digesteur pour y maintenir les bactéries; et en évacuant le gaz par pompage, on diminue rapidement la pression, augmentant ainsi et la colonie et les activités des bactéries. Tout cela permet une augmentation de la productivité.

Ainsi, l'observation conduit à fabriquer des idées nouvelles et à avancer. Sans cela l'Afrique restera pauvre. Songhaï veut être un lieu où existe une certaine ambiance pour créer ce réflexe de l'observation et de l'innovation. L'Afrique a besoin de cette recherche « aux pieds nus » où beaucoup sont appelés à participer.



**Recyclage et synergie**.

L'observation montre la complexité des choses, la place de nombreux paramètres. Celui qui ne voit qu'une dimension est presque sûr de se tromper. Celui qui analyse un phénomène à partir d'une seule variable ou sur un seul axe simplifie beaucoup trop pour être opérationnel. Songhaï veut développer un sens systémique, c'est-à-dire aider à comprendre les systèmes complexes dans lesquels différents éléments interviennent en même temps et provoquent des effets de synergie.

Le nombre des éléments dans la nature est fixe. Ils prennent de l'énergie et s'organisent alors sous formes différentes. Par exemple, l'oxygène, le carbone, etc. se combinent et offrent de nombreuses possibilités et composés. Les êtres biologiques sont le fruit d'une organisation entre l'énergie et ces éléments chimiques. La valeur d'un produit biologique ou animal se trouve dans la complexité de l'énergie qu'il renferme ou dans la complexité des éléments qui le constituent. Les éléments possèdent une énergie concentrée, mais lorsqu'on les utilise dans les activités métaboliques ou biochimiques, ils perdent cette énergie. Ces éléments sans énergie de base deviennent des sous-produits; l'énergie n'y est plus concentrée ; on en a extrait l'énergie ou la forme désirable.

Voici un exemple concret: lorsque je mange du mais, j'extrais les énergies qui y sont contenues pour mon propre développement et je rejette les sous-produits dans les déjections. Les éléments dans la déjection ne me sont plus utiles. Ainsi, ces sous-produits ne sont plus utilisables; leur forme n'est plus intéressante à mon niveau. Ils sont souvent nuisibles et responsables de bon nombre de cas de pollution.

Il s'agit de reconcentrer ces « déchets », de leur redonner de l'énergie. C'est l'exemple du compost qui est l'ensemble des matières ayant perdu leur énergie, mais prêtes à se réorganiser. Lorsqu'on met le compost dans le sol, la plante les assimile, les reconstitue en elle-même et pousse.

Pour ne pas mourir, il faut assimiler et les éléments et l'énergie. Il est important de trouver des manières de reconstituer l'énergie dans les matières ou de les réorganiser pour les réutiliser. C'est le recyclage positif, la bonne gestion éco-énergétique au service de la vie.

C'est le principe de l'écologie, de l'environnement, où l'homme est acteur. Ainsi, l'activité économique de l'homme consiste à orchestrer cette dynamique d'utilisation de l'énergie concentrée et à réutiliser les sous-produits par l'agriculture, l'élevage...

C'est la base du développement de Songhaï. L'humanité ne doit pas détruire ou perdre l'énergie mais la convertir.

Un autre principe favorise cette démarche : la synergie. La nature nous aide elle-même à reconstituer l'énergie. Il existe plusieurs systèmes de métabolisme différents. D'une manière très simplifiée, voilà ce qui se passe:

* la plante utilise le dioxyde de carbone (CO2), comme intrant. Dans les activités métaboliques et de photosynthèse, il rejette l'oxygène (O).
* l'homme ou l'animal, règne animal, utilise l'oxygène rejeté par le produit végétal comme intrant, il rejette à son tour le CO2.

Si les deux systèmes se lient, cela entraîne moins de perte, car ce qui est perdu par l'un est repris par l'autre. Si on orchestre ces liaisons multiples d'une manière harmonieuse, il y a moins de perte dans la totalité des systèmes qui travaillent.

Dans un système énergétique, 2 + 2 ne font plus 4, mais bien plus, car la totalité des systèmes évalués séparément est inférieure à la totalité de ces mêmes systèmes mis ensemble. C'est le principe de synergie; il constitue tin contrepoids formidable au principe d'entropie.

Un exemple concret emprunté à la pisciculture permet de comprendre ces principes de synergie et de recyclage.

Quand les œufs de poisson sont fécondés dans l'eau, au maximum 80 % sont fertiles; de ces 80 %, au moins 20 % vont pourrir. Or, en pourrissant, ils produisent de l'ammoniac non ionisé et du sulfate d'hydrogène qui polluent l'eau et la rendent nuisible (sauf si l'eau circule). Cette eau polluée entraîne la mort d'un certain nombre de larves écloses. On arrive à perdre la totalité des larves.

Pour pallier cela:

* on introduit le ter jour de la ponte des bactéries qui attaquent les œufs non fertiles; elles se multiplient en grand nombre en intégrant ces éléments;
* le 2C jour, on introduit des daphnies qui filtrent les algues, les bactéries et les pourritures;
* le 3e jour, les alevins (poissons venant juste de naître) ont épuisé leur réserve de nourriture (sac dans l'œuf) et mangent les bactéries et les daphnies qui sont là en grand nombre. Ils ne sont pas gênés par les algues ou les gaz... (car il n'y a plus de gaz ou d'algues grâce aux bactéries et daphnies) et cela évite le cannibalisme entre eux, c'est-à-dire lorsque les plus gros mangent les plus petits.

En quelques jours, l'éleveur a canalisé toutes les énergies dans le plan d'eau vers sa production première qui est le poisson n’obtient ainsi beaucoup plus que l'éleveur traditionnel car il a su gérer à son profit les synergies.

**Les grandes relations systémiques.**

Songhaï a, dès le début de son existence, mis l'accent sur les grandes relations systémiques. Son existence elle-même résulte de la construction d'un système où des activités traditionnellement séparées sont mises en relation. Songhaï est le résultat d'un système « énergie-agriculture-élevage » que nous appelons « système intégré de Songhaï ».

Ce système a été mis en place dès 1985. A partir de la pisciculture, on produit à la fois des poissons (des tilapias) et une eau qui se charge de déchets au détriment de l'oxygène.

Cette eau se dégrade et doit être changée. Elle est utilisée pour l'arrosage des plantes qui ont besoin d'ammoniac et de gaz carbonique. Les boues résiduelles de la pisciculture sont aussi utilisées comme engrais organiques. Pour nourrir les poissons, il faut de la « provende » qui est fabriquée à partir de maïs, soja, manioc... céréales qui se sont développées grâce à l'eau de la pisciculture. L'élevage (poules, chèvres...) alimente l'agriculture avec des déjections animales qui enrichissent la terre sous forme de fumier. Ce compost permet d'améliorer le sol et d'obtenir de bonnes récoltes sans utiliser d'engrais chimiques. Les poissons produits par la pisciculture entrent dans la fabrication de la « provende » qui est donnée aux volailles et autres animaux. Une partie des sous-produits issus de la pisciculture, de l'élevage et de l'agriculture, contribue à fabriquer du biogaz, de l'énergie utilisable pour l'éclairage, la cuisine, etc.

Ainsi l'intégration permet de valoriser les sous-produits des différentes productions et de diminuer les besoins d'intrants. Un secteur qui n'est pas forcément rentable à lui seul le devient par la force de l'autre ou la force qu'il donne à l'autre. Songhaï repose aussi sur une conception systémique, en articulant « social-économique-spirituel », car la vie en société repose sur ces trois piliers essentiels.

Un développement social seul n'apporte rien. Un développement économique seul n'apporte rien, pourtant on a beaucoup travaillé dans ce sens — hélas! — oubliant les autres dimensions de la vie. Pour promouvoir le développement d'une société, il est nécessaire que le social, l'économique et le spirituel travaillent ensemble. La crise en Afrique est une crise morale et spirituelle plus qu'économique au sens strict. Dans ces trois domaines — social, économique et spirituel —, c'est aussi le principe de synergie qui marche, qui est à valoriser. C'est l'effet de synergie qui explique le succès des économies asiatiques car elles reposent sur de solides valeurs culturelles et sociales qui permettent à l'économie d'atteindre des performances supérieures à ce que peut atteindre l'Occident.

C'est grâce à des valeurs produites à travers les institutions sociales et spirituelles que le système économique peut devenir performant au plein sens du terme, de manière holistique. La productivité de ce système permet d'augmenter les richesses de la société; celle-ci peut les affecter à améliorer ses institutions sociales... Être plus et avoir plus ne s'opposent pas, mais se fertilisent mutuellement; richesse personnelle et conscience collective peuvent aller de pair.

Une grande part de la pauvreté de l'Afrique vient de ce que les valeurs du bien commun ne sont pas solidement ancrées: chacun cherche son intérêt individuel. Si le bien commun était central, il fournirait le cadre de la dynamique économique collective, du véritable développement au service de chacun et de tous. C'est là un défi que veut relever Songhaï: associer la dynamique de marché à la dynamique culturelle et sociale, car les valeurs économiques et éthiques sont liées et ne peuvent aller les unes sans les autres.

Songhaï voudrait que le développement de l'Afrique repose sur deux pieds ou qu'il s'envole grâce à deux ailes.

La synergie Nord-Sud est un autre élément pris en compte à Songhaï. Le monde entier fonctionne comme un système qui doit marcher « synergique-ment ». Il est temps d'ouvrir les yeux: il faut que les pays industrialisés accroissent leur aide aux pays en développement pour leur permettre de faire face à leurs engagements financiers. La solution des problèmes sociaux du Nord, en particulier l'emploi, passe aussi par là. Il faut donc que les courants de capitaux reprennent le chemin du Sud et que les pays industrialisés acceptent sans réserve les pays du Sud comme partenaires. « Ce que nous devons faire, disait J.-P. Cot, ancien ministre français de la Coopération, aussi bien vis-à-vis de nos partenaires occidentaux que de notre opinion publique, c'est inlassablement la démonstration que le développement du tiers monde rejoint notre intérêt et que c'est seulement à travers la mise en place d'un nouvel ordre international que nous résoudrons les problèmes qui sont les nôtres. »

La mise en œuvre de cette synergie Nord-Sud à Songhaï repose sur le partenariat. Songhaï reçoit des coopérants, des fonds du Nord, mais ces dons ne donnent pas des droits sur Songhaï. Il s'agit d'un échange, d'une solidarité, d'une collaboration à cet ordre économique international nouveau. Songhaï offre de l'emploi, de la formation à ces coopérants. La synergie Nord-Sud est aussi vue comme un appel aux Africains à faire connaître leur point de vue, et leur savoir-faire dans la communauté internationale, et à contribuer ainsi à un monde plus riche et plus intéressant. La mondialisation ne doit pas être dia-balisée ; elle ouvre des défis qu'il faut relever comme Africains dans ce monde. Mais elle doit se gérer dans la solidarité. Toutes les régions de la planète doivent avoir accès aux possibilités qui s'offrent partout dans le monde.

C'est l'oubli des grandes articulations entre les secteurs de la vie qui est la cause principale des échecs de développement. La prise en compte des synergies est nécessaire si on veut sortir des impasses et des thèses traditionnelles en matière de développement.

Parmi les grandes dimensions systémiques oubliées, l'environnement est une variable cruciale et elle le deviendra de plus en plus au fur et à mesure que la population augmentera. Il faudra pour nourrir les gens de plus en plus d'intrants agricoles; la terre s'usera... Destructions écologiques et tensions sociales vont en s'entraînant mutuellement. Il faut donc intégrer l'environnement : il est en relation avec toutes les autres composantes de la vie personnelle et collective sur tous les plans. Songhaï veut alerter l'ensemble de la planète sur cet aspect qui est trop souvent considéré comme une préoccupation pour pays riches.



**UNE VISION**

Un cœur qui se mobilise face aux défis, une tête qui fonctionne et un corps qui vit, cela permet de rêver-penser, c'est-à-dire non pas simplement de penser en projetant ce qui a toujours été, pas simplement rêver dans un demi-sommeil irresponsable, mais être animé par une vision.

**Regarder l'avenir.**

Il est d'une importance fondamentale d'avoir une vision, pour soi, pour sa famille, pour son pays, pour l'humanité. Une vision capable de se transformer, souple mais en même temps exigeante et tenace. Une vision est une image mentale d'une situation projetée dans l'avenir. Elle part d'un contrat pour aller vers une aspiration forte au changement. La vision est un idéal qui doit devenir une réalité dans un processus progressif de communication et d'action. Une vision engendre une mise en route, une mobilisation en vue d'un mieux-être ou d'un meilleur devenir : un mouvement.

Un mouvement, c'est une implication dans un processus d'avenir, une recherche de vraie liberté qui se concrétise dans un cadre, un lieu bien défini et propice à la réalisation de potentiels.

Ce lieu présente quelques caractéristiques importantes:

* ouverture au changement (accepter les opinions contraires, reconnaître les habitudes obsolètes, les idées et les éléments qui dérangent) et à la culture d'apprentissage (tout le monde s'efforce d'apprendre continuellement et grandit) ;
* perception des défis comme des dons susceptibles de rehausser le niveau spirituel et économique de chacun;
* encouragement réciproque à chercher les éléments pour que la communauté marche mieux: trouver les points faibles, mesurer quelles sont les idées mobilisatrices... et faire que l'environnement social en bénéficie ;
* manifestation de la confiance, de la sensibilité mutuelle et du pardon. Le pardon ne signifie pas l'oubli mais il crée les conditions d'un nouveau départ.
* célébration des étapes franchies victorieusement, récompense pour ce qui a été réussi et promotion de l'émulation.

Pour qu'il y ait un mouvement, il faut que chacun puisse considérer l'autre comme un partenaire avec qui il est solidaire. Chacun est relié par un trait d'union avec les autres, d'abord les siens, ensuite sa communauté, ses semblables... Tout en étant solidaire, chacun garde son identité qui doit être largement ouverte à la coopération, à l'amitié, jusqu'à s'ouvrir à l'universel.

**La vision Songhaï.**

À cette vision, à ce mouvement, j'ai donné un nom: Songhaï, un nom prestigieux pour l'Afrique. Le royaume de Songhaï fut, au XVe siècle, sur la boucle du Niger, une grande puissance économique, commerciale, politique et militaire. Ce nom est signe de fierté et d'excellence, non seulement pour l'Afrique du passé, mais pour celle d'aujourd'hui. Songhaï a une devise : « engagement pour le meilleur ». C'est une invitation faite à chaque Africain à retrouver l'élan de ses ancêtres pour regagner dignité et force. Songhaï a aussi un emblème : un aigle, qui symbolise la vision: l'aigle voit loin. Il a aussi une force de frappe, il vole haut et loin. Ces qualités de l'aigle vision, courage, détermination et rapidité — sont la base du système de valeurs de Songhaï.

Songhaï repose sur le pari que le changement en Afrique est possible et qu'il n'y a pas de fatalité au mal-développement. Il ne s'agit plus de se résigner ou de pleurer sur soi. Il ne s'agit plus non plus d'accuser les autres (les Européens ou les Américains) d'être responsables du mal-développement. Il s'agit de se prendre en main.

Cette vision concerne le développement qui doit viser d'abord à inventer des sociétés humaines viables qui seront capables de générer leurs propres forces internes (sociales et économiques) pour se soutenir elles-mêmes. Le véritable développement de l'Afrique, le développement durable, n'émergera que si on donne de l'importance non seulement aux transformations des forces productives, mais aussi aux forces immatérielles et spirituelles.

Les économies de marché ne peuvent servir l'intérêt humain (comme levier dans la production des moyens pour vivre) que lorsqu'elles fonctionnent en synergie avec une économie sociale fondée sur des valeurs humaines comme la coopération, la confiance et les obligations mutuelles. Une croissance économique durable ne se produira que lorsqu'une économie sociale procurera l'environnement favorable pour générer les capacités créatives.

Une société économique viable comprend deux composantes:

* une composante qui vise l'émergence de nouvelles capacités humaines (savoir, savoir-faire, compétences) ;
* une composante qui assure le développement de cadres institutionnels pour cultiver des modes de comportements appropriés.

Il faut donc une approche sur deux fronts. Le gouvernement doit fournir un environnement porteur pour que des progrès significatifs puissent avoir lieu. Si un gouvernement est sensible à ses collectivités rurales et si les collectivités rurales constituent une base d'appui sérieuse pour le gouvernement, ce dernier pourra déléguer des responsabilités à ces collectivités. Il faut agir au niveau de l'État et à la base, dans le tissu associatif, là où toutes ces énergies humaines sont disponibles.

Un exemple de cette synergie pourrait être d'augmenter la production agricole pour obtenir plus de nourriture et plus d'argent, ce qui implique des changements dans les moyens matériels de production, de distribution et de consommation, dans la répartition des ressources et dans la manière dont ces activités sont organisées. En d'autres termes, augmenter la production de nourriture signifie dépasser ou reculer les contraintes écologiques, biophysiques, sociales, religieuses, techniques et économiques. Ces contraintes ne peuvent être reculées que par une information et une formation importantes, un choix correct de stratégies et des incitations qui motivent les populations à changer certaines de leurs attitudes, en intégrant les techniques et informations de l'extérieur, en créant des opportunités et en les exploitant en vue de produire plus de nourriture, processus que nous appelons ingénierie sociale et renforcement des capacités humaines.

La potentialité à engendrer ces nouvelles capacités est la première attente de ce qui doit découler de l'économie sociale. La seconde attente correspond au cadre institutionnel où la façon de se comporter permet de s'organiser mieux et de baisser les coûts de transaction. Dans toute communauté où l'on trouve une tradition forte de travail, d'honnêteté et d'intégrité (c'est le capital social et organisationnel), les coûts cachés (corruption, négligences...) baissent et rendent possibles des échanges productifs complexes.

C'est cette potentialité qui va favoriser la spécialisation et augmenter la marge bénéficiaire. La communauté sera ensuite dans une meilleure position pour saisir les opportunités, au fur et à mesure qu'elles émergent, de créer la richesse.

Le chemin le plus réaliste pour aborder la question de l'alimentaire est donc d'aider les communautés pauvres à développer des structures sociales et des capacités pour des échanges et activités efficients. Une société est en crise lorsqu'elle n'est plus capable de générer des forces humaines (sociales, organisationnelles et techniques) pour sans cesse prendre en compte ses besoins et désirs.

Cette vision que je propose est bien évidemment opposée aux projets à court terme sans intégration dans des perspectives à long terme. Ce type de « coups » est nuisible et dangereux. La notion de « projet » elle-même est mauvaise si elle désigne des actions sans lendemain, mises en œuvre que pour la gloire d'un mécène étranger ou d'un leader local démagogue. Cela détruit le vrai développement. Malheureusement, beaucoup de ces « projets » ne sont que des pièges à argent et ne profitent qu'à leurs gérants et initiateurs.

**Devenir acteurs et actrices.**

Ce vrai développement passe par la prise de responsabilité des acteurs, par l'émergence des acteurs s'organisant en communauté et construisant à travers leurs relations la société civile. C'est cette dynamique sociale qui provoque le développement économique. Il est donc urgent de promouvoir l'émergence d'une société civile en Afrique, des acteurs animés par une énergie nouvelle : c'est alors que nous trouverons les stimulants ou les raisons (intellectuelles, morales et sociales) de construire une culture originale, un cadre institutionnel qui permettrait de rassembler nos énergies et nos efforts dans des programmes socio-économiques viables.

Il s'agit de créer un foisonnement moral, propice à l'émergence d'une nouvelle Afrique, sans complexes. Nous devons maintenir ouvertes nos fenêtres culturelles, et garder notre passé et notre héritage culturel comme socle. Une conduite réellement africaine devrait être capable de rassembler les ressources humaines et matérielles nécessaires à l'apparition d'une situation favorable. Cette société n'est pas du prêt-à-porter et ne saurait se fabriquer ex nihilo. En revanche, ce que nous pouvons faire, c'est créer une ambiance propice à sa naissance, exactement comme une sage-femme confirmée. Une période de gestation se révèle nécessaire.

Travailler à l'émergence des acteurs c'est la tâche que s'est donnée Songhaï, sage-femme de cette nouvelle société africaine. Il s'agit de faire passer les Africains d'une conscience soumise et résignée à une conscience créatrice et critique. Cela a un prix. Il faut nager à contre-courant.

Reprenons cette image de la sage-femme. Traditionnellement la sage-femme n'est pas n'importe qui dans la communauté ; elle est vraiment sage, conseiller, médecin, pédiatre. Elle est écoutée et suscite la confiance. Elle accompagne la femme et l'enfant qui arrive et annonce au père ce premier passage.

Le second « passage » qui signifie « éveil des gens, éveil de la conscience à la responsabilité... » se trouve traditionnellement, dans la culture africaine, dans l'initiation, dans le système de « Mentor-Mentee ». L'apprentissage se fait à travers des maîtres qui incarnent une dimension intellectuelle, morale, physique... et transmettent les valeurs de la société. Pendant l'initiation, les jeunes sont préparés à cette prise de responsabilité. Toute la communauté est engagée par ce processus; d'où les tabous, les secrets, les préparatifs, mais aussi les sanctions, les félicitations et les réjouissances qui accompagnent ce passage vers la vie adulte et communautaire.

Dans ces deux aspects se révèlent la douleur et le courage ; les acteurs sont invités à affronter cela et à faire preuve de bravoure. Dans beaucoup d'ethnies, une femme ne crie pas lors de l'accouchement. Elle enfante ; elle et la sage-femme ont pour mission d'introduire dans la famille un enfant éveillé, déjà prêt.

Si la formation est confiée aux femmes, cela change pour les garçons au moment de l'initiation, car, dans la plupart des ethnies, ils sont considérés comme les principaux gardiens de la société, ils sont au premier rang; il faut donc les préparer à assumer cette responsabilité, à affronter des difficultés particulières. C'est ce que nous voulons recréer à Songhaï. Songhaï est une sorte d'initiation où l'on apprend à changer de mentalité, où l'on met des jeunes devant leurs responsabilités, où on leur apprend à être acteurs, entrepreneurs. Ils doivent donc se préparer et apprennent aussi bien à se lever tôt qu'à travailler ensemble, à bâtir des projets, à diriger, à réfléchir...

Cela n'est pas facile pour ceux qui ont pris l'habitude d'être des consommateurs passifs.

Sans ce passage, cette initiation, il sera presque impossible pour les Africains de s'en sortir. Aujourd'hui nous sommes encore loin d'accepter ce passage, car nous sommes trop souvent englués dans une mentalité de salariés et de fonctionnaires, de consommateurs passifs.

La jeunesse africaine a un rôle majeur à jouer dans cette aventure. Songhaï croit en cette jeunesse qui a des atouts pour s'intégrer dans la société, qui peut discerner entre les systèmes de valeurs qu'on lui propose et qui a aussi fait l'expérience douloureuse d'un système éducatif décevant, car il ignore les dynamiques concrètes et contemporaines de l'Afrique. Bon nombre de jeunes refusent une société sans lendemain, société de démission et de médiocrité. Ce sont ceux-là qu'il faut aider à réaliser un passage, à concrétiser leur désir de réussite, à faire naître à une conscience plus large du monde.

La pauvreté ne sera jamais vaincue si la jeunesse n'arrive pas à trouver les moyens d'agir et à découvrir l'environnement propice à cette émergence. C'est pourquoi Songhaï s'est lié à la jeunesse africaine en lui offrant quelques outils pour se lancer dans l'aventure d'une Afrique forte.

Il faut cependant reconnaître que ce défi est lourd à relever. Une grande partie de la jeunesse qu'on pense enthousiaste, curieuse et idéaliste, n'est pas encore parvenue à ce stade, mais se trouve dans une culture de survie. Bien sûr ce n'est pas de leur faute si les jeunes vivent dans ce contexte de survie sans beaucoup d'espoir ou d'envie à cause de l'expérience de l'échec (diplômes sans débouchés, promesses politiques non tenues, solidarité perdue...). Il faut alors réaliser un travail de fond pour remobiliser et ouvrir des horizons d'espoir là où tous se résignent.

Les femmes en Afrique ont aussi un rôle fondamental mal reconnu. Elles sont entrées dans un cercle vicieux : aujourd'hui, le paradigme de la femme est d'avoir des enfants et aussi un mari, et par là elle favorise l'image que déjà l'homme porte sur elle : celle d'être un instrument. La femme est le plus souvent reconnue par sa progéniture et non pas en tant que femme !

Le développement d'un pays ne peut se faire sans les femmes, mais en Afrique elles sont absentes de la scène politique, des grandes instances de décision.

Les activités génératrices de revenus qu'on propose aux femmes sont la plupart du temps du bricolage: petits projets de *couli couli* (gâteau à base de tourteau d'arachide), groupements autour du maraîchage, installation d'ateliers de coiffure-couture... On entretient la pauvreté chez les femmes. On les maintient dans un circuit de simple subsistance.

Ce qui est déplorable, c'est que ces femmes, qu'on pense aider, sont considérées comme des marionnettes qu'on amène devant la télévision pour danser pendant quelques minutes, surtout à l'occasion d'une inauguration d'organisation féminine ou lors d'une remise de dons en leur faveur.

Il faut aider la femme africaine à redevenir une personne debout et digne, capable d'être elle-même. Il faut l'aider à trouver la capacité de se prendre en charge, de gérer sa vie, de se faire respecter, d'être à l'aise et généreuse; elle sera naturellement enracinée dans sa culture et moins vulnérable. Forte de tout cela — qualités humaines, qualités professionnelles, qualités sociales — elle reprend sa place d'actrice de la société, conquiert un véritable espace de responsabilité, se fait respecter.

La femme africaine incarne naturellement la responsabilité socio-économique. Par son pouvoir économique, elle sait répondre directement aux besoins, elle sait gérer ses liquidités et rembourser ses emprunts; elle est un véritable entrepreneur car elle sait, mieux que l'homme, intégrer le social et l'économique.

Il importe de contribuer sans cesse à l'émergence de femmes d'une certaine trempe qui restent bien enracinées. Pourquoi ne pas les pousser à devenir entrepreneurs au lieu de rester seulement cantonnées dans des activités de survie ? C'est ce que Songhaï a fait dès le début en associant les femmes à tous les aspects du développement; ces femmes partenaires et actrices de Songhaï se sont révélées particulièrement capables et continuent à l'être, mais il faut constater que peu de femmes se sont présentées pour entrer à Songhaï et seules dix-sept au total ont été formées complètement selon nos méthodes.

L'artisanat (paniers, sacs, savon...) et la transformation des produits agricoles (sirop, gâteaux...) sont leurs activités de base, plus le jardinage, la production vivrière pour certaines et l'élevage. Parmi les plus douées et les mieux organisées, certaines ont en plus des activités d'animatrices pour les ONG ou la Chambre d'agriculture. Une femme a été élue meilleur entrepreneur de Songhaï pour 1999.

Songhaï a décidé, pour les années qui viennent, de faire encore plus dans ce domaine en adaptant ses propositions de formation et en aidant les jeunes femmes à avoir confiance en elles et à assumer les conflits qui naissent de l'opposition de certaines familles à la prise d'indépendance des filles ou celles des maris par rapport à leur épouse.

L'Afrique peut être autre chose qu'un continent sous perfusion. Si la crise qu'elle subit produit une situation débilitante qui met les Africains dans l'impossibilité de créer leur propre monde, ce n'est pas une fatalité et cela peut changer.

(Suite dans le tome 2).

1. Voir Louis-Joseph LERRET, Écrits spirituels, textes choisis par J.-CI. Lavigne, Paris, Ed. de l'Atelier — Ed. du Cerf, coll. Foi vivante n° 379, 1996, 176 p. [↑](#footnote-ref-1)